

12^{ème} Année - No. 1

Janvier 1948

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

Louis Piérard, Rahmena, Henri Félix

Articles inédits de

Jules Romains (de l'Académie française), Charles Pichon,
Léon Treich, Jean Gallotti, Jean Dupertuis, Pierre Descaves,
Francis Jeanson, Bernard Champigneulle, Henri Gal.

Les dernières et plus belles

Nouveautés du

PRINTEMPS

aux Grands Magasins

CHEMLA S.A.E.

R.C. 56824

REVUE
DES
CONFÉRENCES
FRANÇAISES
EN ORIENT

1948
DOUZIÈME ANNÉE

LE CAIRE
Egypte.

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).

Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO.

Abonnements: un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

12ème ANNÉE — No. 1

Janvier 1948

La Belgique, ce trait-d'union

Sténotypie de la conférence de

M. Louis Piérard

Député, vice-président de la Commission des Affaires étrangères de Belgique,
président du Pen Club

*Donnée à l'Héliopolis Palace, le 24 février 1947,
et répétée à Alexandrie, au Foyer des Intellectuels Hellènes, le 26 février 1947.*

Mesdames,
Messieurs,

Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'hospitalité qui m'est offerte ce soir par nos amis français d'Égypte. Ici, comme dans d'autres pays qu'il m'a été donné de parcourir ces derniers mois, j'en ai apprécié la cordialité, et j'ai pu mesurer l'exactitude de ces paroles rapprochant nos deux pays : « Sur le plan culturel, — comme sur bien d'autres plans d'ailleurs, — la France et la Belgique peuvent et doivent, dans le monde, former une paire ».

Je veux vous dire encore, en débutant, la joie que j'éprouve à retrou-



M. LOUIS PIÉRARD

ver, à tant d'années de distance, ce beau pays d'Égypte où je me flatte d'avoir contracté quelques amitiés précieuses. J'aime aussi à penser qu'entre l'Égypte et la Belgique une collaboration s'est instituée, sur la base de la confiance mutuelle. Je crois pouvoir rappeler, sans crainte de me tromper, que la Belgique a offert à l'Égypte toute une lignée de juristes, de conseillers, de professeurs, pour ne pas parler de l'œuvre accomplie sur le sol de ce pays par nombre de commerçants, d'industriels, de chefs d'entreprise originaires de Belgique.

Vous dirais-je aussi que j'ai pu vérifier l'exac-

titude d'un proverbe que vous connaissez bien, et qui a trait aux vertus de l'eau du Nil ? De même que lorsque l'on passe par Rome il faut jeter une pièce d'argent dans la fontaine de Trevi, de même, si l'on vient pour la première fois en Egypte, il faut boire l'eau du Nil. J'en ai bu, de cette eau, — additionnée d'un peu de whisky, — et, ayant éprouvé ses vertus, je reviens parmi vous pour la quatrième fois.

J'y reviens pour vous faire connaître, cette fois, les arts de mon pays, ses peintres, ses sculpteurs, ses graveurs, ses artisans. J'espère pouvoir démontrer, durant mon séjour ici, que la Belgique, petit pays et d'une puissance limitée, comme on me le disait un jour, est une « grande Puissance » dans le domaine de la peinture et des arts en général. Et ceci ne peut, assurément, gêner personne.

Mais j'ai à vous parler ce soir d'un petit pays curieux, passionnant, compliqué, que ses nationaux eux-mêmes ne connaissent quelquefois pas très bien. Ce pays qui est la Belgique appartient, comme voulait bien le dire mon ami Georges Duhamel dans sa *Géographie cordiale de l'Europe*, à la phalange des « grandes petites nations ».

J'ai à vous parler de la Belgique comme je l'ai fait à bien des reprises déjà, comme je l'ai fait un jour, notamment aux États-Unis, et j'essaierai de le faire en ramenant les choses à l'essentiel. Et, tout d'abord, sans être un marxiste orthodoxe, sans sacrifier aveuglément et fébrilement à la méthode de l'interprétation marxiste de l'Histoire, il convient, n'est-il pas vrai, que nous tâchions de bien voir quel est le substratum économique et même démographique de ce petit pays qui s'appelle la Belgique.

*
* *

C'est un tout petit pays que le nôtre quant à l'étendue, la vingt et unième ou vingt-deuxième partie du territoire total de l'Égypte, la trois-centième partie de celui du Brésil. Notre pays est grand comme un mouchoir de poche, mais sa densité de population est la plus forte au monde, à l'exception de celle du Delta du Nil, comme j'ai pu le constater ces jours-ci.

Est-ce un motif d'orgueil ? Est-ce, au contraire, un motif d'inquiétude ? Je n'ai pas à trancher la question. Quoi qu'il en soit, avec cette densité de population que nous avons toujours eue d'ailleurs, et que nous avons encore en dépit d'une baisse de la natalité qui se constate dans nombre de pays de l'Europe occidentale, nous sommes sans matières premières, pourvus tout au plus d'un peu de charbon que nous extrayons à grand-peine de charbonnages vieux, fatigués, dangereux, aux veines étroites et sinueuses.

Ce charbon, nous n'en avons pas en quantités suffisantes, et c'est pourquoi, comme nos amis français, nous avons un besoin impérieux du charbon de la Ruhr, et il faudra qu'on s'arrange pour nous le donner. Notre industrie ne peut subsister, nos moteurs ne peuvent tourner sans ce combustible, sans cet appoint qu'est le charbon de la Ruhr.

Notre seule richesse est notre main-d'œuvre, la vitalité de notre peuple, sa puissance de travail, que l'on vient de célébrer il n'y a pas longtemps, et qui, je crois, est une réalité. Je n'en veux citer de meilleur symbole, je n'en veux rappeler de meilleure attestation que le spectacle donné au lendemain de la libération du territoire, alors que la guerre, pendant huit mois encore, avait continué, alors que les Alliés donnaient le suprême assaut à la forteresse allemande ; je ne veux rappeler, dis-je, d'autre témoignage de cette vitalité que l'ardeur avec laquelle les débardeurs du port d'Anvers, les métallurgistes du pays de Liège ont travaillé sous la pluie des V. 1, V. 2 et autres cochonneries que les Allemands continuaient de nous envoyer.

C'est cet effort de notre classe ouvrière, de notre industrie, de nos services publics, qui a été la contribution de la Belgique à la victoire commune. Mais il convient de rappeler, en passant, une des raisons de cette reprise économique dont la Belgique donne l'étonnant spectacle, — car il est bien vrai, comme on l'a dit, que, de tous les pays libérés, le nôtre est celui qui s'est remis le mieux au travail, — une de ces raisons, donc, est le fameux accord « Lease and Lend », prêt-et-bail, qui a pu jouer en notre faveur. L'Amérique et l'Angleterre — l'Amérique surtout — nous ont crédités de sommes importantes, en raison de cet effort.

Si paradoxal que cela puisse paraître, ce fut une bonne chose pour nous que la conclusion de la paix n'ait pas coïncidé avec la libération du territoire. Pendant huit mois nous avons pu travailler dur, et, en 1945, nous étions devenus les créanciers de l'Amérique. Vous avouerez que ça n'est pas peu ! Grâce à cela, nous avons disposé de crédits considérables en dollars, qui nous ont permis d'acheter les vivres et les matières premières dont notre pays avait besoin. Bref nous avons pu, selon une expression dont je me sers volontiers, « réamorcer la faux », et la faux ne marche pas trop mal ces temps-ci.

Une autre de ces raisons, et qu'il est peut-être bon de donner, est l'opération monétaire faite au lendemain de la Libération, et dont vous avez dû sans doute entendre parler. On lui a donné le nom de M. Gutt, qui était alors notre ministre des Finances et qui, aujourd'hui, est directeur du Fonds Monétaire International. Je ne vais pas vous donner les détails de cette opération, mais

je tiens pour certain que c'est grâce à elle que le franc belge, monnaie solide, appréciée et même rare, a pu donner à notre activité une assise saine.

Mais revenons-en à la partie démographique de notre exposé. En 1830, devenue une nation indépendante, la Belgique n'avait que quatre millions d'habitants ; elle en a, de nos jours, un

mon ami Van Acker. Achille Van Acker, né dans une famille de onze enfants dans une misérable maison de Bruges, tour à tour vannier, débardeur, batelier, sans compter bon nombre d'autres métiers, devenu premier ministre alors qu'il sortait des entrailles mêmes du peuple, disait, s'adressant à son public en un français savoureux teinté d'un léger zéaiement bien brugeois et qui



Le Gouvernement provisoire, 23 septembre 1830, première institution de la Belgique indépendante.

(Peinture de Picqué.)

peu plus de huit millions. La Belgique est aujourd'hui, comme vous le savez, un complexe industriel. Dans le passé déjà, elle occupait dans le commerce international la place éminente qu'elle détient actuellement, et, en 1297, le comte de Flandre, Guy Dampierre, pouvait écrire au roi de France, son suzerain : « La prospérité du comté de Flandre, dont l'économie ne se suffit pas à elle-même, dérive des marchandises qu'on a l'habitude d'y importer de toutes les parties du monde, par terre et par mer. » Un peu plus tard, en 1399, au moment où le Brabant, le Hainaut et la Flandre concluaient un traité d'amitié, on pouvait y insérer la phrase suivante au préambule : « Etant donné que ces pays sont habités par un nombre considérable de personnes qui ne peuvent subsister que par le commerce et l'industrie... »

Il y a plus d'un an, durant une grande réunion électorale, — rassurez-vous, je ne vais pas vous parler politique, — j'avais l'occasion d'entendre un premier ministre de Belgique dont le nom est certainement parvenu jusqu'à vous, j'ai nommé

ajoute à la personnalité de l'orateur : « Je vous connais bien, vous, les Belges. Je vous connais comme si je vous avais faits. Savez-vous ce que vous êtes ? Vous êtes des resquilleurs, des rouspéteurs et des travailleurs. » — Je sais que nos amis égyptiens sont assez frottés de culture française pour qu'il ne me soit pas nécessaire de leur expliquer le sens de ces termes d'argot, comme « rouspéteur » et « resquilleur ». Vous connaissez, j'en suis sûr, la langue française dans ses moindres recoins.

La Belgique est donc un pays de transformations et un pays où l'on travaille dur. Nous importons de toutes les parties du monde des matières premières que nous transformons et que nous réexportons après, sous forme de produits manufacturés. Nul pays, plus que la Belgique, ne dépend autant du commerce extérieur. Nous ne produisons que 50% des vivres que nous consommons et nous sommes obligés, avec les devises étrangères que nos produits nous font obtenir par l'exportation, d'en acheter le restant à l'étranger.

A la veille de cette guerre, nous occupions le cinquième rang dans le monde au point de vue commercial. Nous avons été, à un moment donné, au quatrième rang, et, quand l'union économique entre la Hollande, la Belgique et le grand-duché de Luxembourg sera devenue une réalité vivante, nous avons de bonnes raisons d'espérer occuper, avec nos voisins hollandais luxembourgeois, la troisième place.

Notre puissance de travail est symbolisée par cet artiste dont le nom vous est connu, le sculpteur Constantin Meunier qui, dans le marbre, a exalté, magnifié, rehaussé, pour ainsi dire, le geste du semeur, du débardeur des ports, du souffleur de verre, de l'ouvrier métallurgiste. Elle est encore symbolisée dans ce poème admirable que Verhaeren a placé dans *la Multiple Splendeur*, ce poème intitulé *l'Effort*, et qui commence par la strophe que voici :

*Groupes de travailleurs fiévreux et haletants
Qui vous dressez et qui passez au long des temps
Avec le rêve au front, des utiles victoires.
Torses carrés et durs, gestes précis et forts,
Marches, courses, arrêts, violents efforts,
Quelles lignes fières de vaillance et de gloire
Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire.*

Historiquement, ai-je besoin de vous le dire, nous avons été longtemps le champ de bataille de l'Europe. C'est chez nous que, périodiquement, les grandes Puissances venaient vider leurs querelles : Steinkerque, Audenarde, Ramillies, Neerwinden, Fleurus, Jemmapes, Waterloo, l'Yser, la Lys... ce sont les noms tragiques et glorieux des batailles qui s'inscrivent dans notre Histoire universelle. Nous avons été ce champ clos où l'on venait se disputer, et c'est un périlleux honneur auquel nous sommes tout prêts à renoncer définitivement si nous le pouvons.

J'espère, par contre, que ce petit pays, situé à un point névralgique du monde, sera le trait-d'union reliant des civilisations et des cultures longtemps antagonistes ou rivales et dont la synthèse harmonieuse fera peut-être un jour la grandeur de l'humanité tout entière. Belgique, carrefour de l'Occident? Belgique, pays de transit, non seulement pour les produits, mais aussi, peut-être, pour les valeurs spirituelles, pour les idées et les cultures?

Nous sommes placés au point de rencontre de trois grandes civilisations : les civilisations française ou latine, anglo-saxonne et germanique. « Nous sommes, disait encore Verhaeren, situés entre la France ardente et la grave Allemagne. » Ce n'est pas de notre faute si nous sommes obligés d'appliquer à l'Allemagne un autre qualificatif que celui-là, et si elle nous

apparaît, non pas sous les traits de la mélancolie, mais sous ceux d'un chevalier casqué parcourant le monde et semant partout l'épouvante et la mort.

Comme la Suisse, la Belgique est un pays à la fois latin et germanique ; elle a peut-être, et à cause de cela, un grand rôle européen à jouer. En dépit de souvenirs tout brûlants, de certaines plaies encore à vif, je crois que nous pouvons à cause de notre double tempérament, et moyennant la vigilance nécessaire envers cette Allemagne casquée, travailler à la compréhension mutuelle, au rapprochement qui, tout de même, s'imposera un jour, à la démobilisation des haines qui ne peuvent mener le monde que vers la catastrophe irrémédiable.

Quoique vivant encore de ces souvenirs douloureux auxquels je viens de faire allusion et aimant notre pays, nous ne pouvons pratiquer un nationalisme rabougri. Verhaeren — je m'excuse de le citer encore une fois — s'écriait un jour :

*Mon pays tout entier vit et pense en mon corps.
Il absorbe ma force comme sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.*

Je vous ai dit que je ne veux pas vous parler politique. Je ne veux même pas vous parler politique internationale, mais vous me permettez peut-être de souligner brièvement une des constantes de notre politique extérieure. C'est celle qui, pour la Belgique, consiste à voir une garantie dans l'Entente cordiale, cette coopération étroite de la France et de l'Angleterre, de ces deux grandes démocraties occidentales en lesquelles nous voyons nos amies traditionnelles, et, à cet égard, je ne résisterai pas au désir de citer ici, comme je l'ai fait ailleurs bien des fois, une phrase curieuse écrite par un de nos plus grands diplomates. En 1866, — retenez bien cette date, — dans sa brochure sur *la Belgique et le Traité de 1815*, Emil Banning disait ceci :

« Chaque jour, les Belges se sentent mieux frères des Anglais par la solidarité des institutions et des intérêts, frères des Français par la communauté des mœurs et du langage. C'est pour cela que chaque jour ils tendent à s'interposer plus étroitement entre les deux grandes nations occidentales pour leur servir de lien et de ciment : la Belgique est, sur le continent, le pivot de l'alliance franco-anglaise. Cette alliance est la sûreté des Etats secondaires, c'est le maintien de la paix, le progrès de la civilisation, la suprématie de l'Europe occidentale. »

Je considère cette page comme véritablement prophétique, et, si elle était vraie alors, je crois qu'elle l'est plus que jamais aujourd'hui.

*
**

La Belgique, vous disais-je en débutant, est un petit pays compliqué, composite, plein de diversité. C'est en réalité, si petit que soit son territoire, une étonnante mosaïque de terroirs et de populations. Sur son sol, en effet, il y a des Flamands, des Wallons, des Bruxellois qui ne sont ni Flamands ni Wallons. Ces deux derniers disent beaucoup de mal des Bruxellois, mais ils finissent tous par aller vivre dans leur agréable

a eu son reflet dans notre littérature. Il y a en Belgique une littérature de langue flamande qui se rattache à celle de la Hollande; il y a aussi une littérature de langue française. La Belgique a donné Maeterlinck, Verhaeren et bien d'autres à la littérature française, et ce n'est pas là un trop mauvais cadeau. A cela, il convient d'ajouter une littérature dialectale wallonne extrêmement riche, mais qui n'a pas eu encore son Mistral.

Un jour que je faisais cette conférence aux Etats-Unis et que j'expliquais cette variété, un



Le Belge ce grand laborieux, tel que l'a vu Constantin Meunier.

ville. Il y a même — comment l'oublier ? — des Belges de langue allemande. Ils ne sont pas nombreux, ils vivent au voisinage de Saint-Louis.

Au sein de chacun de ces groupes que de différences, de nuances, que de variétés ! Les Tournaisiens, — qui furent Français jusqu'à l'aube de XVIII^{ème} siècle, — les Picards, les véritables Picards, gens de mon pays natal, les gens du Hainaut et les Liégeois, qui ont un particularisme sympathique mais qui ont toujours vécu en marge de l'histoire des autres provinces, sont tous Wallons et, pourtant, si différents les uns des autres. De même, quelle différence de parler, de mentalité, de folklore et de mœurs entre un habitant de Vauvrin, de la Flandre maritime ou un Haut-Limbourgeois, tous Flamands.

Comme bien vous le pensez, une telle diversité

vieux gentleman américain m'interpella avec cette simplicité et cette noble candeur que l'on retrouve parfois chez nos amis d'Outre-Atlantique, il me posa simplement cette question : « Excuse me, Sir, have you got any literature in such a country ? » (« Excusez-moi, Monsieur, avez-vous une littérature dans un pays comme le vôtre ? ») « Nous en avons trois », lui ai-je répondu.

Et il n'était pas mauvais de dire à cet ami américain que Paul Valéry avait raison quand, dans ses *Regards sur le monde actuel*, il faisait cette observation pertinente : « Toutes les nations de l'Europe sont composées, et il n'y a peut-être aucune où une seule langue soit parlée. »

Même en France, où la centralisation et l'unité ont été réalisées par la langue, — le plus magnifique instrument de l'unité française, — il y a à l'heure

actuelle des gens qui parlent le flamand, le catalan ou le basque, idiomes qui n'ont que de lointains rapports avec la langue de Racine ou de Pascal.

M. Etter, président de la Confédération suisse, et le général Guisan, faisant écho à des paroles qu'avaient prononcées des écrivains comme Keller et Spitteler, ont dit à maintes reprises et avec raison : « Ce qui a fait notre force, ce qui a fait notre unité, c'est que nous sommes différents les uns des autres. » Et, comme la Suisse, la Belgique doit chercher son union dans la diversité.

La devise nationale de la Belgique est une devise qu'il faut toujours rappeler en dégageant son sens véritable : « L'union fait la force ». Qui dit « union » dit qu'il y a des choses à unir. L'union n'est pas l'unité, l'union présuppose des termes contraires qu'il convient d'harmoniser.

Nous avons, bien sûr, nos petites querelles de ménage de temps à autre, mais je vous supplie d'appliquer aux faits que la presse vous rapporte un certain coefficient de modération. Nous avons beaucoup de tempérament, et nous avons, malgré que nous soyons gens du Nord, le sang un peu chaud. Ceci explique la vivacité de certaines de nos disputes, mais il n'en reste pas moins vrai que tous, autant que nous sommes, nous voulons trouver une solution à nos difficultés, et dans le cadre de l'Etat belge.

L'important, voyez-vous, est la volonté de vivre en commun, et il faut en revenir à cette définition par laquelle Renan disait, au lendemain du désastre de 1870, que ce qui fait la nation n'est pas l'unité de langue ou l'unité de race, mais c'est d'avoir souffert ensemble. Pour l'unité de la langue, je viens de vous en dire un mot. Et quant à l'unité de race, s'il y a un pays au monde où la futilité et le ridicule des théories racistes d'un Rosenberg apparaissent clairement, c'est bien la Belgique !

Que sont les Belges ? A l'origine, des Celtes romanisés qui ont subi l'influence des tribus germaniques. Nous avons aussi été occupés par les Espagnols pendant deux siècles, et ce n'est pas faire injure à nos grand-mères que de penser qu'elles eurent quelque faiblesse pour les étrangers qui venaient les visiter. C'est tellement vrai qu'en vous promenant à travers les rues de nos villes vous en relevez les traces dans le physique de certains Belges.

Il reste, comme le disait Renan, la souffrance, cette souffrance qui unit plus que la joie. Et après ce que les Belges ont vécu comme horreurs deux fois en un quart de siècle, après le martyre de Dinant, pareil à celui de Louvain, après le calvaire des villes wallonnes auquel a répondu celui des villes flamandes, après certaines abominations que nous avons vécues et que je ne veux pas rappeler dans leurs détails, ce serait à désespérer de tout si les Belges, Flamands et Wallons, ne

s'entendaient pas et ne réalisaient pas cette union dont parlait Renan.

Et puis, si dissemblables que nous soyons, nous avons tout de même, Wallons et Flamands, des liens communs. Entre autres, ce que j'appellerai la vertu d'association. Quand trois Belges se rencontrent dans le monde, ils forment une société. L'un en devient président, l'autre secrétaire, au troisième échoit le rôle ingrat de trésorier, de Chancelier de l'Echiquier. Ceci est vrai pour les Flamands comme pour les Wallons.

Ils ont, en outre, une même ardeur au travail et au plaisir. Qu'est-ce que le Belge, qu'il soit Flamand ou Wallon ? C'est un animal qui travaille dur, qui travaille fort, qui a le goût de l'effort, mais qui, quand il a suffisamment travaillé, quand il en « a mis un coup », comme on dit, se libère, se dépense dans de larges folies, dans des kermesses, dans des fêtes turbulentes, pittoresques, colorées, où il manifeste son tempérament, parfois pas avec trop bon goût, mais où il prouve tout de même sa santé physique excellente qui apparaît, qui éclate dans l'œuvre de nos grands peintres flamands du passé. Le Belge est, si vous le voulez bien, Jordaens revu et recorrige par Constantin Meunier.

Au XVI^e siècle déjà, Guichardini, un voyageur italien venu visiter les Pays-Bas et qui laissa un livre anecdotique remarquable sur nos grands peintres, avait été frappé par le caractère de ce peuple prolifique, travailleur et turbulent.

Durant ces deux derniers conflits, on a vu en Angleterre et ailleurs des réfugiés belges qui avaient tout perdu et qui avaient vécu l'invasion dans toute son horreur. Au bout de quelques semaines, ils manifestaient une joie, une confiance dans la vie qui déroutaient complètement leurs hôtes.

Au lendemain de ce conflit, alors que le territoire venait à peine d'être libéré et que la guerre continuait, la Belgique, en 1945, montait à Ostende une « saison balnéaire ». Et j'ai pu voir cette manifestation émouvante et comique à la fois qui se tenait parmi les blockhaus éventrés et les barbelés.

A ce sujet, il est un texte particulièrement savoureux que je ne puis m'empêcher de vous citer. Dans son ouvrage fameux sur la *Philosophie de l'art*, au chapitre où il parle de la peinture flamande, de l'art aux Pays-Bas, où il évoque la Belgique du XVII^e siècle, durant cette période que l'on appelle le règne des archiducs Albert et Isabelle et qui succédait à des temps particulièrement tragiques et douloureux, Taine nous montre la Belgique dans le calme retrouvé. La paix brusquement revenue, le pays donne le spectacle d'une économie singulièrement prospère. Les gens oublient les horreurs à peine passées, ils oublient les incendies et tout ce que les Espagnols, qui avaient parfois la main un peu



Jordaens : *le Roi boit.* - « Le Belge se dépense dans de larges folies ».

lourde, avaient commis, et alors apparaît cette magnifique Ecole de Rubens, de Weyden, de tous ces grands maîtres aux noms familiers. Et Taine, voyant ces tableaux, d'écrire :

« Ce qu'on y voit dominer, c'est le besoin de paix et de bien-être, la disposition à prendre la vie par le côté agréable et jovial ; bref, l'esprit de Teniers. En effet, même dans une chaumière délabrée, dans une auberge nue, sur un banc de bois, on peut vivre, chanter, fumer une bonne pipe, avaler une bonne chope. Il n'est pas déplaisant d'aller à la messe, qui est une belle cérémonie, ni de conter ses péchés à un jésuite, qui est accommodant. »

Nous sommes les habitants d'une terre d'Occident, d'un pays de petites propriétés, d'enclos, de familles. Nous aimons la liberté individuelle, nous connaissons la franchise municipale. La Belgique n'a pas de clôtures à son domaine, nous ne connaissons pas des Alpes, des Andes, des Pyrénées, des Karpathes qui nous limitent, nos frontières sont l'œuvre de la diplomatie, mais, pourtant, la Belgique est un pays, une nation, et non simplement une expression politique.

Le même Banning, et dans le même texte que je vous citais tout à l'heure, disait : « La nation

belge ne date pas de 1830, elle tient par ses racines aux siècles les plus reculés. Le nom de Belge existait qu'il n'y avait pas encore ni Anglais, ni Français, ni Prussiens, ni Autrichiens. »

Henri Pirenne, notre plus grand historien et dont l'*Histoire de Belgique* est un véritable monument, a pu écrire à propos de la révolution de 1830 : « Ce n'est pas une nation nouvelle qui sollicitait son entrée dans le monde, c'était une nation ancienne qui, après avoir subi des régimes imposés par la conquête ou la diplomatie, revendiquait l'indépendance dont elle avait été dépossédée. »

J'aurais voulu vous montrer, si le temps ne me faisait défaut, le rôle de la capitale, de Bruxelles, dans la formation du sentiment national en Belgique. Ce rôle considérable que les Flamands et les Wallons ont tant « blagué », mais qui fut un rôle « véritablement œcuménique », comme le dit Pirenne.

Et pourtant, dans ce pays qu'est la Belgique, et que, déjà dans le traité de la « barrière », on qualifiait : « Un seul domaine indivisible et inaliénable », il y a — et je me permets d'y insister encore — des populations, des peuples différents.

Les Flamands et les Wallons sont séparés

depuis la fin du Moyen Age ou, plus exactement, depuis le XV^{ème} siècle, par une frontière linguistique. Dans cette frontière, qui va de Moutron au nord de Givet, d'aucuns voient les vestiges de la lisière charbonnière, et d'autres certaine défense romaine. Quoi qu'il en soit, cette frontière est restée inamovible: au nord on parle le flamand, au sud le français, et, par endroits, le romand. D'un côté de la route on parle toujours français, de l'autre toujours flamand, et ceci depuis des siècles.

Il y a donc là deux populations différentes non seulement par la langue, mais aussi par la sensibilité, par les mœurs. Cette différence se manifeste encore, et malgré l'unité du dogme et de la liturgie, dans la vie religieuse du pays. Une procession comme celle des Pénitents à Furnes, en pays flamand, diffère d'une procession comme celle de Sambre-et-Meuse, qui a quelque chose de joyeux, de coloré. Les deux pays sont encore différents au point de vue économique, quoique complémentaires. Mais actuellement une évolution industrielle se fait, qui transforme la Flandre, autrefois exclusivement agricole et manufacturière, en un pays de grande industrie et même d'industrie lourde.

Mais j'ai hâte, après avoir souligné quelques-unes de nos dissemblances, d'en revenir à nos ressemblances. Les Flamands et les Wallons ont en commun le sens de l'autonomie locale, le patriotisme local : l'esprit communal. Nous sommes un pays de communes, et ceux d'entre vous qui ont parcouru la Belgique ont dû être impressionnés à cet égard par les monuments de notre architecture civile, les hôtels de ville, les beffrois, les perrons. Ces monuments sont au moins aussi importants que ceux de l'architecture religieuse.

Nous avons encore les uns et les autres, Flamands et Wallons, une même horreur de la tyrannie étrangère. Nous avons le goût de la liberté, et Michelet, parlant des Liégeois, a pu dire qu'ils sont le peuple le plus anciennement libre.

Au XV^{ème} siècle déjà, on retrouve dans des écrits de l'époque les allusions à certaines franchises obtenues des princes, à certaines chartes exigées et octroyées. En 1905 et en 1913, — très récemment donc, — les socialistes belges organisèrent des grèves impressionnantes pour la conquête du suffrage universel pur et simple. Et il arriva que les socialistes autrichiens, voulant nous imiter, dirent : « Nous aussi nous allons parler belge ».

*
**

Mais, les discours les plus savoureux étant les plus courts, je voudrais, pour illustrer ma thèse,

pour vous expliquer pourquoi la Belgique est un pays pouvant servir de trait-d'union, emprunter mes derniers arguments à l'histoire de la peinture. Je vous rappellerai, notamment, que l'époque la plus haute, la plus riche, la plus glorieuse de l'histoire de notre art n'est pas, comme vous le croyez peut-être, le siècle de Rubens, mais les XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, qui le précèdent. C'est l'époque de ce qu'on appelle les Primitifs flamands et wallons.

Le terme « primitif » est une expression qui, chaque fois que je l'entends, me met en boule. Il est vraiment calamiteux de parler de « primitifs » à propos de Van Eyck, de Van der Weyden, mais il faut bien subir cette terminologie.

A cette époque dont je veux vous entretenir, à l'époque de l'École de Bruges et des romanisants d'Anvers, au moment où des peintres tels que Gossart et Marmion commençaient à subir l'influence de la Renaissance italienne, la Belgique flamande et wallonne était véritablement déjà un pays de confluent, un carrefour.

Dans ces grands foyers d'art que sont les villes de Bruges, d'Anvers ou de Bruxelles, affluent des peintres nés un peu partout. Les uns, comme Jean Van Eyck, sont certes Flamands, et d'autres Wallons, comme Roger de la Pasture, dit Van der Weyden. D'autres viennent du nord de la France actuelle, comme Marmion ou Gossart. Certains viennent d'Allemagne, comme Memling, ce maître suave de l'École de Bruges. Jérôme Bosch, lui, vient de Hollande.

Ceci nous démontre bien que la Belgique, au point de vue artistique, comme à d'autres points de vue, avait un pouvoir de synthèse, une vertu d'union qui a joué un rôle magnifique dans l'Histoire de l'art. Quand vous parlez de Jérôme Bosch, personne ne s'avise de le considérer en peintre hollandais, il est définitivement Flamand. Van der Weyden, bien que né à Tournai, s'est incorporé à l'Histoire flamande.

Quant à Rubens, ce demi-dieu de la peinture, il est Anversois par son père, mais il naquit à Siegen, en Westphalie. Son père, en effet, craignant les persécutions religieuses, dut s'exiler. Rubens n'aurait pas été cet humaniste prodigieux, ce génie que vous savez, s'il n'avait subi l'influence de la Renaissance italienne, s'il n'avait demandé, comme tant d'autres, des lumières à l'Italie, s'il n'avait été ambassadeur de S.M. très catholique le roi d'Espagne auprès de la Cour d'Angleterre, s'il n'avait entretenu un commerce spirituel de tous les instants avec les plus grands esprits de France. Rubens est Flamand, mais il est, en même temps, un humaniste, un cosmopolite au meilleur sens du terme.

Je ne veux pas insister davantage sur l'élément artistique ou littéraire de notre personnalité nationale, mais permettez-moi de vous dire,

avant de conclure, que dans notre peinture, dans notre littérature, dans nos arts en général, on remarque un curieux mélange d'idéalisme et de réalisme, de mysticisme et de sensualité. Pour nous, le monde extérieur existe en premier, mais Claudel, dans une page magnifique consacrée au *Christ à la Paille* de Rubens, a pu écrire avec un rare bonheur d'expression : « On voit vraiment que le sang est le véhicule de l'âme ». Cette formule saisissante résume magnifiquement, selon moi, cette double personnalité de l'artiste ou de l'écrivain de chez nous.

La Belgique a été, d'autre part — mais cela devrait faire l'objet d'un entretien spécial — une terre d'asile par excellence. A toutes les époques, et, particulièrement, au XIX^{ème} siècle et de nos jours, de grands proscrits politiques, de grands écrivains ont été accueillis par nous et se sont laissés inspirer par notre pays, comme il apparaît parfois. Je nommerai parmi ces exilés : Hugo, le proscrit du second Empire, Proudhon, Karl Marx, le général Prim, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Gérard de Nerval, Lord Byron, Charlotte Brontë.

Ma conclusion portera sur l'union entre Flamands et Wallons qui, malgré leurs différences, sont condamnés par l'Histoire et la géographie à vivre ensemble. Charles de Coster, dans une lettre très peu connue à son ami le graveur wallon Félicien Rops, lui disait : « Notre mission historique, c'est d'être ce trait-d'union que je vous disais. C'est sur notre sol que les peuples se rencontrent pour vider leurs querelles, mais aussi pour harmoniser leurs intérêts et confronter leurs cultures. »

Un publiciste français que j'ai bien connu a intitulé un de ses ouvrages *Belgique, terre d'espérance*, et traitait de notre pays du point de vue social. Il est intéressant, placés sur ce terrain, de vous signaler que ce qu'on appelle le « plan Beveridge » pour l'Angleterre, qui est encore à l'état de plan, est devenu une réalité en Belgique. Depuis la fin de ce conflit, l'Office de la Sécurité sociale est une construction qui, en Belgique, a traduit en termes de loi le projet anglais dont je vous parlais.

Je vous dirai enfin que nous sommes des gens tenaces, qui tirent du travail et de la loi de



La Procession des Pénitents, à Furnes.

l'effort leur orgueil, mais qui joignent à ce goût cette joie de vivre dont nous n'avons pas à rougir et qui est peut-être notre plus haute vertu puisque s'unissant à l'effort.

Nous pouvons dire encore de nous-mêmes, comme ce personnage de la tragédie antique : « Je suis né pour l'amour et non pour la haine », en dépit des ressentiments engendrés par certains souvenirs douloureux. La Belgique indépendante, en effet, est née des guerres, pour tâcher de les empêcher. La « barrière » des Pays-Bas est devenue l'Etat belge grâce à la vieille rivalité anglo-française, mais, comme le disait Banning, elle est le ciment de ces deux démocraties.

Notre désir de paix ressort dans notre culture, dont le représentant le plus illustre, Erasme, est en même temps une belle figure de cette synthèse des cultures dont je vous parlais plus haut. Il naquit en effet à Rotterdam, professa à Louvain, vécut longtemps dans la banlieue de Bruxelles et mourut à Bâle. Il essaya de réaliser la synthèse de la sagesse antique et de la doctrine chrétienne. Il fut un apôtre de paix, et écrivit un jour : « Il me semble qu'on obtient plus par douce modération que par importunité ». N'est-ce pas là un joli langage ?

Plus qu'aucun autre peuple au monde, nous voulons la paix. Je ne résisterai pas au désir de vous raconter cette petite anecdote personnelle pour terminer. Je me trouvais au début de cette

guerre à Cassis, petit village de pêcheurs près de Marseille. Le pays n'avait pas été encore occupé, quand brusquement, le 11 novembre 1942, on apprit que les Allemands venaient de franchir la ligne de démarcation, et s'apprêtaient à occuper tout le territoire.

Je ne les ai pas attendus ; vous estimerez avec moi qu'on peut m'excuser. Mais avant de partir j'allais faire mes adieux à un brave homme de l'endroit qui, prévoyant l'arrivée des Allemands et essayant de s'imaginer ce que cela allait être, me dit avec un accent adorable et en poussant un gros soupir : « Voulez-vous que je vous dise une bonne chose, Monsieur ? Eh bien, nous ne sommes pas faits pour cela, nous ne sommes pas un pays pour le temps de guerre ! »

Cet homme avait raison. Nous, en Belgique, et vous, en Egypte, nous ne sommes pas faits pour le temps de guerre. Et parce que, comme vous, nous sommes attachés profondément à la cause de la paix, nous souhaitons voir chaque jour davantage se développer ce « don d'unir » entre votre grand pays, ce pays béni des dieux, et notre petit pays industriel, tenace, compliqué, mais qui, tout de même et je crois vous l'avoir démontré, a droit à la vie. Nous souhaitons, dis-je, voir se développer entre nos pays une étroite collaboration dont nul ne peut prendre ombrage, et qui ne peut que servir au bien de l'humanité tout entière.

LOUIS PIÉRARD.

Le Soufisme en Iran

Conférence de

S.E. Monsieur Rahnema

Ministre d'Iran au Liban et en Syrie

Donnée à Beyrouth, à l'Ecole supérieure des Lettres, en avril 1947.

Mesdames,
Messieurs,

Tendant la clé de cette causerie au grand Jalal, je lui donnerai la parole en premier afin qu'il me soit un soutient durant cette pérégrination entreprise à travers les sentiers pleins de poésie, mais d'accès difficile, où Bounoure et Saïd Akl m'ont incité à vous conduire à l'occasion du « Nowrouze ».

Abreuvé du vin de son amour et n'ayant « même pas une seule veine consciente », comment aurais-je pu insuffler à cet auditoire, aux fils de ce Liban inspiré, l'ardeur mystique de notre Jalal, sans la chaude haleine de ses vibrants poèmes ?



S.E. Monsieur RAHNEMA

Ecoute comment le-Nay te conte sa légende déchirée de séparation.

Depuis que l'on m'a détaché de mes roseaux, dit-il, hommes et femmes se lamentent à mon unisson.

Je demande un cœur ulcéré de séparation pour pouvoir révéler les détails douloureux de l'amour-désir.

Tenu loin de sa Source, l'être vit dans l'angoisse de son retour vers Elle. A tous, j'ai crié ma peine. Avec les heureux et les malheureux, je me suis confondu.

Selon ce qu'il ressent, chacun devient mon ami, mais nul n'a soutiré mes secrets du fond de moi-même.

Mes secrets ne sont pas loin de ma plainte, mais l'œil et l'oreille ne possèdent pas la lumière pour les découvrir.

Ce chant du Nay est de feu et non desoufflé. Que soit néant qui n'a ce feu en lui !

C'est le feu de l'amour qui fait vibrer le Nay. C'est la ferveur de l'amour qui se trouve dans le vin.

Le Nay est le compagnon de l'être ne pouvant atteindre sa Bien-Aimée. Ses accords secouent les fibres de nos cœurs.

Qui, jamais, a vu un poison-remède comme le Nay ? Qui, jamais, a vu un confident épris comme le Nay ?

Pour nous exprimer nous avons, comme le Nay, deux bouches. L'une est cachée dans Ses lèvres, à Elle. L'autre bouche se déchire en

lamentations qui s'élèvent jusqu'aux cieux. Et, pour qui perce les secrets de la vie, les cris de cette dernière partent de la première.

Les vibrations du Nay émanent d'Elle, comme les palpitations de l'âme émanent de l'au-delà.

Seul, de cet esprit, l'extasié est l'intime, comme de la parole l'oreille est la cliente.

Les jours, dans nos chagrins, perdent l'habit du temps. La main dans la main, ils cheminent avec les brûlures.

Si les jours s'écoulent, dis-leur : « Qu'importe ! » Mais Toi, reste, car nul n'est aussi sacré que Toi.

C'est à notre effervescence que le vin mendie la sienne. Dans son orbite, l'univers est prisonnier de notre intelligence. Le vin s'est grisé à notre contact, et non nous au sien. De nous, la forme a pris la vie, et non pas nous de la forme.

*O disciple, brise tes chaînes et deviens libre !
Resterais-tu l'esclave de l'or et de l'argent !*

*Si, dans une jarre, tu versais la mer, combien
pourrait-elle contenir ? La portion d'une de tes
journées ?*

*La jarre, œil de la convoitise, ne sera jamais
pleine. S'il n'était satisfait de sa part, jamais
le coquillage ne se serait empli de perles.*

*Béni soit le bienfaisant amour qui soulage
nos maux, c'est le remède à notre orgueil,
c'est notre Platon et notre Galien.*

*Vers les cieux, le corps terrestre s'élançe par
l'amour. O amoureux, c'est l'amour qui anima
le mont Sinaï : le mont en devint ivre, et
Moïse en fut atterré !*

*Dans la gamme de chaque mélodie, se cache
un secret. Si je me mettais à le révéler, je
bouleverserais le monde.*

*Si je trouvais des lèvres en accord avec
les miennes, moi aussi, semblable au Nay,
je raconterais tout ce qu'on peut jamais dire.*

*Loin de Celle qui parle son langage, l'être
devient muet quoiqu'il sache des centaines de
chansons.*

*Quand la rose est fanée et le jardin défleuri,
l'on ne peut plus entendre le chant du rossignol.*

*Quand se flétrit la rose et le jardin languit,
peut-on sentir le parfum de la rose ou l'arome
du golab ?*

*L'Etre aimé est tout, l'amoureux n'est qu'un
voile. Seul l'Etre aimé est vivant, l'amoureux
n'est que son ombre.*

*Sans la lumière de l'Etre aimé, comment
puis-je avoir conscience de ce qui est devant
moi ou derrière moi ?*

*L'amour veut que ce Mot soit montré au
loin : si le miroir ne reflète plus, comment
cela peut-il être ?*

*Quand il est bien poli et bien propre, le
miroir peut refléter jusqu'à la grande lumière
de Dieu.*

*Va donc, de ton miroir, essayer la poussière,
et tu pourras y voir et y capter cette intense
lumière.*

*Ecoute cette vérité de l'oreille de ton cœur,
pour que tu puisses sortir de ton état ter-
restre.*

*Si tu as la sagesse et si tu écoutes ton cœur,
tu pourras, par l'ardeur, mettre le pied dans
cette voie.*

Vous avez entendu, Mesdames et Messieurs, ce que vous a révélé le *Nay* dans les premières strophes du *Mathnaoui*, où se trouvent posés

les principes du Soufisme iranien. Ce mysticisme, créé par l'action de la contemplation et se dilatant dans le domaine de l'imagination et de la pensée, — pour s'y évanouir, — est un état où l'on aime d'abord et où l'on pense ensuite. Il commence à la beauté pour finir à la Beauté absolue, selon la parole fameuse : « Dieu est beau et aime la Beauté... » Tel est le Soufisme iranien : la « science du cœur ». Qu'a-t-il fait tressaillir en vous, a-t-il caressé votre sentiment ou votre foi ?

De cette « science du cœur », Moulana Jalal, le plus grand poète soufi de langue iranienne, sinon le plus grand poète mystique du monde, en reste le maître par son œuvre. Son *Koulliat Chamsé Tabriz* est une des peintures les plus colorées des sentiments du cœur humain et de la chaleur qu'y versent l'amour et l'ardeur mystiques. Son *Mathnaoui*, en vingt-six mille vers, représente l'élévation la plus haute dans la conception de la pensée, de l'imagination et de la métaphore. On l'a appelé « l'océan de la sagesse », « le paradis du cœur » ; on l'a décrit comme « la plus haute science de la connaissance de Dieu » ; on a comparé sa lumière à « une lanterne dont la lampe possède un éclat plus brillant que celui du matin ». Celui qui grimpera à cette « échelle du ciel », a-t-on dit, parviendra, non au sommet de cet univers, mais à celui qui est bien au delà.

Pourquoi vous rappeler — d'ailleurs, vous le savez bien — que le mot mysticisme a pour origine une racine grecque qui veut dire : goût du mystère ou, encore, vous donner le sens d'« At-Tassaouf » et la raison pour laquelle cette épithète a été accolée à l'Ecole mystique iranienne ? Quel avantage peut-on tirer à essayer de prouver que Soufi signifie : qui porte une soutane de laine, et que ce mot dérive d'« As-Safa » : la pureté ? A quoi bon accumuler vocables et explications ?

Ici, je ne parlerai pas en historien ou en philosophe, encore moins en diplomate. Veuillez me considérer tel que je suis en ce moment et tel que je me suis dépeint tout à l'heure, c'est-à-dire en homme qui a bu à la coupe du Soufisme et qui en est resté enivré. C'est à ce titre que je désire vous entretenir de l'amour, de l'imagination et de la pensée que suppose le Soufisme.

* * *

Avant d'entrer dans le corps de notre sujet, je dois vous dire que le fleuve du sentiment naît sur les hauteurs de l'Alborz, de l'Himalaya, du Pindé et du mont des Oliviers. De là a surgi un seul fleuve qui, comme le dit si bien notre poète, se jetant dans la mer de la philosophie et formant au large de son embouchure une nappe d'eau douce, se déverse, dans toute sa pureté, au fond de la nature humaine qui en reste marquée

jusqu'au jour où les cors des séraphins sonneront l'heure de la résurrection finale.

Il apparaît ainsi que le mysticisme — cette élévation de l'âme par le sentiment — fait partie de la nature même de l'homme et se retrouve dans les replis secrets de sa pensée et de son imagination, dans son subconscient et dans les élans de son cœur. Mais si chez certains peuples, les Orientaux et les Allemands par exemple, le mysticisme demeure très vivace, chez certains autres, comme les Français, cet état d'âme est tenu en veilleuse. L'âme française, en effet, s'ouvre plus volontiers au rationalisme, au goût de la clarté, au besoin de l'évidence, et se répuge à croire tout ce qui ne peut être compris ou, du moins, démontré et vérifié.

« Le sentiment de l'éternel mystère qui est au fond de tout, confirme M. Fouillée, est beaucoup plus développé en Allemagne qu'en France, où notre amour de la clarté intellectuelle nous empêche souvent de reconnaître les réelles obscurités des choses. La métaphysique allemande repose sur ce principe qu'il y a de l'inconnaisable, de l'inielligible, conséquemment une sorte de nuit primitive que la lumière de l'intelligence est impuissante de pénétrer. »

Le goût du symbole, dérivant de cette attirance vers le mysticisme et qui se manifeste nettement dans tous les domaines de la vie intellectuelle allemande — littérature, musique, arts — a permis à Strauss d'envisager même la royauté sous cet angle, quand il écrit : « Sans doute, il y a dans la monarchie quelque chose d'énigmatique, d'absurde même en apparence ; c'est en cela que consiste le secret de sa supériorité ; tout mystère paraît absurde et, pourtant, sans mystère, rien de profond : ni la vie, ni l'art, ni l'État. »

Le sentiment de la sagesse est invariable du point de vue genre, espèce et essence. Il n'offre des variantes profondes que par la nature du récipient qui a reçu sa pluie bienfaisante. Vu à travers un vase travaillé à la manière d'Ispahan, ou indien, ou grec, ou un calice, il deviendra le Soufisme iranien, ou le bouddhisme, ou le néo-platonisme, ou bien ce sera l'ensemble des enseignements de Jésus-Christ. L'on aura ainsi l'idéalisme, le sensualisme, le scepticisme ou le mysticisme, que Victor Cousin appelle le quatrième système de philosophie. L'intellectuel créa les trois premiers systèmes, celui qui se laissa guider par le cœur engendra le mysticisme. Hâtons-nous de reconnaître, toutefois, que la pensée et le cœur, — « l'intellectuel et le moral », comme les appelle Descartes — divergents par leurs effets parfois, se retrouvent à l'origine de tout progrès.

C'est au battement de l'aile du sentiment que la nature humaine se recueille et prend connais-

sance d'elle-même et de l'univers qui l'entoure. Puis, l'étape première de la vie franchie, c'est la deuxième aile qui pousse et s'articule pour prendre, dans la conversation, la forme du verbe et, dans la pensée, celle de l'argumentation. Les choses, les formes et les êtres sont perçus, à ce stade, à travers une vision brumeuse et vague, qui s'éclaircit de plus en plus jusqu'à se confirmer par la conviction, le jugement, la création et la découverte. Finalement, l'on commence l'analyse de soi-même, de son cœur et de son sentiment, en se livrant à la contemplation divine par l'amour suprême.

Vous verrez, dans le récit que je vais vous conter, à quel degré le mysticisme iranien tient à la purification du cœur humain et à la conviction acquise par la bonne volonté.

Gravissant le mont Sinaï, où il se rendait pour prier et s'entretenir avec le Seigneur, Moïse entendit une voix derrière la colline. Se tournant dans la direction d'où partait cette voix, il vit un berger qui, laissant paître son troupeau, genoux à terre, s'adressait à la Divinité comme ceci :

« Dieu généreux et aimé, Dieu que j'aime plus que mon troupeau, plus que mes enfants, plus que moi-même, où est-tu ? Que fais-tu là-haut, seul, dans les cieux ? Ne te fatigues-tu pas de ta solitude ? Pourquoi ne descends-tu pas chez moi, sous ma tente, chez moi qui t'aime tant ? Je te préparerai tout : je t'offrirai de mon lait, de mon beurre, de mon pain. Où est-tu, mon Dieu, que je puisse te servir, que je devienne ton domestique, que je couse tes sandales, que je peigne tes cheveux, que je raccommode tes habits et que je lave et embrasse tes mains et tes pieds ? Tu vois bien, mon Dieu, que tu n'as aucune raison de ne pas descendre chez moi ! »

Moïse qui l'écoutait entra en colère et dit au berger : « N'as-tu pas honte, imposteur, de parler ainsi ? Ce que tu dis là est une profanation. Mets du coton dans ta bouche afin que l'odeur nauséabonde de ces paroles ne se répande pas dans l'espace ! Dieu n'a pas de corps pour s'habiller, ni des pieds pour chauffer des sandales ; il ne boit pas, il ne mange pas comme nous autres mortels. Ces paroles sont dignes de nous et non de Lui. Si tu ne fermes la bouche et ne renonces à de tels sacrilèges, le feu viendra tout incendier et ravager ! »

Frappé par le remords, le malheureux berger croyait avoir commis le plus irréparable des péchés et dit à Moïse en sanglotant : « O Moïse, tu as cousu ma bouche et tu as brûlé mon âme avec ce remords ! » Puis, déchirant sa chemise et soupirant fiévreusement, il s'en alla dans le désert... Il s'en alla, persuadé de sa faute.

Moïse reprit son chemin, priant et se confiant

au seuil de la Divinité. Mais il n'obtint pas de réponse. Il recommença une deuxième et une troisième fois, toujours sans réponse. Subitement le tonnerre roula, et Moïse tomba prosterné. Et, alors, la Révélation l'atteignit.

« Tu as séparé mon serviteur de Moi, dit la voix divine. Tu es pourtant venu pour unir et non pour diviser. Tu dois savoir que les paroles émanant du cœur sincère de ce berger me sont beaucoup plus agréables que celles qui partent de la pure imagination. A chacun, J'ai donné son dialecte particulier. Je suis indépendant de toute pureté et de toute impureté ; Je ne suis plus sanctifié par les glorifications des hommes, mais ce sont eux qui deviennent purs et radieux en me glorifiant. »

Voici quels termes Lui prête le *Mathanaoui* :

« Je pénètre dans le cœur pour voir s'il est humble, quoique les mots prononcés n'aient pas été modestes, car le cœur est la substance, et le discours l'accident.

« L'accident est l'aléatoire ; la substance, le principal.

« Pourquoi les phrases et les métaphores ? Je veux l'ardeur ! Deviens l'ami de cette ardeur. Allume un feu d'amour dans ton âme, pour y réchauffer ta pensée et ton verbe.

« O Moïse, ceux qui connaissent les conventions sont d'une espèce, et ceux dont les âmes et les esprits brûlent sont d'une autre espèce !

« Les amoureux ont en eux une brûlure qui les consume : on n'impose pas de dîme à un village en ruines... »

« Si l'amoureux commet des fautes, ne l'appelle pas fautif ; et, s'il baigne dans son sang, on ne lave pas les martyrs... »

« Telle faute est préférable à des centaines de bonnes actions, et, pour les martyrs, le sang est plus précieux que l'eau. »

« La religion de l'amour est distincte de toutes les autres ; pour l'amoureux, Dieu est l'unique religion ! »

Attardons-nous, avant de reprendre notre exposé, sur les pages où Jalal nous entretient de l'apparition et des évolutions du sentiment dans le mysticisme iranien. Écoutons encore le cœur amoureux iranien, — source de cet art mystique, — qui s'exprime ainsi :

« L'amour vint. Il s'infiltra, comme l'âme, dans mes veines et ma peau.

« Il me vida de ma substance et m'emplit de la Sienna, à Elle. Chaque parcelle de mon être a retrouvé sa Bien-Aimée.

« De moi, il ne reste que le nom : tout le reste, c'est Elle. »

Plus loin, il ajoute :

« Tu es la cause de ma vie et de ma force. C'est pourquoi Tu es moi.

« Je me suis effacé en Toi. C'est pourquoi mon moi est devenu Toi. »

Enfin, parlant de l'amour de Majnoun pour Leila, il conte :

« Un jour, Majnoun va chez Leila et frappe à sa porte. Leila demande : « Qui est là ? »

— Moi, répond Majnoun.

— La porte ne te sera pas ouverte.

« Majnoun s'étonne et s'en retourne chez lui... »

« Le lendemain, il se rend de nouveau chez Leila, frappe à sa porte, et Leila de demander : « Qui est là ? »

— Moi, répond Majnoun.

— La porte ne te sera pas ouverte, riposte encore Leila.

« Majnoun ne comprend pas la manière d'agir de Leila. Il s'isole avec ses pensées des nuits et des jours durant. Son amour pour Leila l'attire de nouveau à sa porte. Il frappe et, comme toujours, Leila demande : « Qui est là ? » Mais cette fois, inspiré par l'amour, Majnoun répond : « C'est Toi ! »

« Et Leila, enfin satisfaite, de dire : « Pour ce mot, la porte te sera ouverte et le restera. »

Unifiez, concentrez, purifiez l'amour, secouez-le de sa poussière, dépouillez-le du caprice, donnez-lui une couleur fixe et éternelle, il deviendra ainsi l'amour d'« Al-Aref » : du gnostique, l'amour pour le Créateur. Il s'élèvera avec cette force que lui communique l'aile de l'amour de Dieu, Il redeviendra par là un rayon de la lumière divine.

Les hymnes d'« Al-Aref » sont du plus vibrant lyrisme et saisissent le cœur, parce qu'ils émanent du cœur. « Al-Aref » s'exprimera toujours avec tendresse, même en abordant un sujet philosophique, car il sait que, sans amour, la vie est faite de guerres, de querelles, d'inimitiés, de déchirements.

* * *

Le Soufisme étant un *Pèlerinage* sur la voie de l'amour divin, suivons un Soufi dans son achèvement vers la possession de cet idéal.

A mon sens, le mysticisme iranien n'est pas tant un quatrième système de philosophie, mais bien, plutôt, une méthode pratique divisée comme suit :

Initiation du Cœur

Initiation de la Pensée

Initiation de l'Imagination

Concentration et Unification dans la Contemplation.

Le mysticisme réforme l'homme dans la nature et réforme le cœur et la pensée dans l'homme. Et, pour cela, il enjoint au futur soufi de parcourir les sept stations suivantes :

- le Repentir*
- l'Abstinence*
- la Renonciation*
- la Pauvreté*
- la Patience*
- le Recours à Dieu*
- la Satisfaction,*

et de se laisser pénétrer des neuf états d'âme indispensables au Soufisme, et qui sont :

- le Rapprochement de Dieu*
- l'Amour*
- la Crainte*
- l'Espérance*
- le Languissement*
- l'Intimité*
- la Tranquillité*
- la Contemplation*
- la Certitude.*

L'homme qui entre dans la voie du mysticisme iranien est appelé «As-Salek» : le pèlerin, ou bien «Rah-Ro» : celui qui marche, ou encore «Mardarah» : l'homme de route.

Il prendra cette route sous l'influence de deux facteurs. Il éprouvera le sentiment qu'un élément lui fait défaut, qui empêche son existence d'atteindre à la plénitude. Ce sentiment éveillant en lui une sorte d'inquiétude, il cherchera alors à se perfectionner, à se compléter. Il se trouve ainsi en état de recherche, et cet état deviendra la source de ses progrès, de son évolution, de son élan.

Voici comment Jalal décrit cet état, le « Halat et-Talab » en langage soufi :

« Dans quelque situation que tu te trouves, sois en état de recherche. m »

« Toi dont la lèvre est sèche, sois toujours à l'affût de l'eau. Ta lèvre n'est si sèche que parce que tu toucheras, enfin, à la Source. »

« Ta lèvre sèche est messagère de l'eau chargée de dire que tu viendras vers nous. »

« Cet état de recherche est une poussée bénie. Il tue les obstacles sur la route qui mène à Dieu. C'est la clé des choses que l'on désire. C'est l'armée de la victoire et ses drapeaux. C'est le chant du coq qui annonce l'aube. »

« Avant de les posséder, ta fortune et ton art sont tout entiers dans l'état de recherche. »

« Ne sois donc, à aucun instant, hors de cet état, afin de trouver ce que tu désires. »

Parfois l'intelligence et le cœur de l'homme sont, tant à l'état de veille qu'à l'état de sommeil, secoués par certains événements, certaines pensées qui le détachent de son monde, de ses occupations journalières, et font dévier ses réflexions de leur voie habituelle. Ceci arrive aussi bien aux Soufis qu'aux autres philosophes. Ce choc constitue le second de ces facteurs qui, comme je vous le disais tout à l'heure, font s'engager un homme dans la voie du mysticisme iranien.

Mais écoutez plutôt ce qu'il advint à A'ttar.

A'ttar, le grand maître de Jalal, était, comme son nom l'indique, un distillateur de parfums. Un jour, un derwiche psalmodiant des poèmes dédiés à la gloire du Seigneur passe devant la boutique de notre homme. L'apercevant, le derwiche s'arrête un moment, le fixe dans les yeux et dit à A'ttar, qui en est visiblement impressionné : « Donne quelque chose, pour Dieu. »

— Je n'ai rien à donner.

— Ah ! Es-tu donc décidé à mourir en cet état d'avarice sordide !

Et A'ttar : « Je rendrai l'âme absolument de la même manière que tu rendras la tienne. »

Le derwiche le fixe de nouveau dans les yeux, longuement, et, décrochant et jetant de côté le sac qu'il avait au dos, il s'étend à terre de tout son long, s'écriant : « Tu n'auras pas assez de dignité pour rendre ton âme comme je le fais. » Le derwiche cessa alors de respirer.

A'ttar, foudroyé, court à lui, le secoue, l'appelle frénétiquement ; mais il ne peut que constater la mort du derwiche.

Bouleversé, A'ttar ferme son négoce, lègue tout ce qu'il possède aux pauvres et entreprend son pèlerinage sur la route d'«At-Seyr ouest selouk». Il y va si loin, que Jalal lui-même puise dans son exemple toute sa chaude haleine.

Un cas semblable est cité dans la vie de Jalal. Avant de le rappeler, il convient de faire ressortir la distinction qui sépare l'Ecole soufiste de l'Ecole jurisprudentielle.

La première, par les pratiques spirituelles ou «Elm el-Baten», amène l'homme jusqu'au seuil de la Divinité par l'élévation de l'âme et la contemplation. Quant à l'Ecole jurisprudentielle, elle inculquait à ses disciples, par la méthode de l'enseignement formel, la science des pratiques religieuses ou «Elm el-Zaher». A ses débuts, Jalal fut de cette Ecole.

Mais un jour, Jalal, entouré du cortège de ses nombreux élèves et revenant, à dos de mulet, de l'école «Panbé-Frouchan», de Konia, croisa Chams en chemin. Jalal venait de rencontrer celui que le Destin lui réservait pour maître.

Chams, arrêtant Jalal, lui demande : « Où vas-tu, Cheikh ? »

— Je vais enseigner la science de la Jurisprudence.

— La science de la Jurisprudence, des mots et des phrases sans âme ! Et, pourtant, on l'appelle « science », répond Chams.

— Et quelle serait donc, d'après toi, la vraie science ?

— C'est, d'après moi, celle qui nous ramène à l'origine des choses.

Et il compléta sa pensée par ces vers de Sanai :

*Une science qui ne sort pas de toi-même,
L'ignorance est cent fois meilleure qu'elle.*

Les paroles de Chams frappèrent le cœur de Jalal, et son âme en fut troublée. Cette nuit-là, qu'il passa plongé dans ses livres, méditant ou écrivant, Jalal, au grand étonnement de son entourage, laissa sa lampe à huile briller jusqu'à l'aube.

Le lendemain même, il rangea les livres où il avait puisé les éléments de l'« Elm el-Zaher », et renvoya ses disciples, leur disant : « Je ne puis plus vous être d'aucune utilité. »

De cette nuit de lutte spirituelle, où la révélation de Chams l'emporta, il resta à Jalal son fameux *Gazal*, qu'inconsciemment il jeta sur le papier. En voici les deux premiers vers :

« J'étais le prédicateur et le Mufti de la mosquée.

« La destinée a transformé en amoureux mon cœur envoûté par Toi. »

Mais revenons-en au futur soufi que nous suivions tout à l'heure et voyons-le, ayant subi les mêmes troubles de conscience par où ses maîtres ont passé, s'habiller à parcourir les sept stations dont je vous parlais.

Son âme était engourdie, insouciant, indifférente : mais elle s'est éveillée, elle s'est ressaisie. Il rompt, par le repentir, avec un passé fait de fletrissures, et il le fait dans la ferme intention de ne plus succomber à l'avenir. C'est pourquoi on appelle cette première station le *perpétuel Repentir*.

Le pèlerin ayant passé par ce stade, il lui faut se chercher le guide qui l'aidera à poursuivre son chemin en quête de la Divinité. Ce guide, suivant le rang qu'il occupe, est le « Cheikh », qui signifie maître, ou le « Waly », c'est-à-dire le tuteur.

Jalal, qui le dénomme Vieillard, en parle ainsi :

« Bien que ton corps fébrile n'ait pas de force, éclaire-le à la lumière de l'esprit, notre soleil.

« Obéis au guide qui connaît le chemin, choisis-le bien et sois persuadé qu'il est lui-même le chemin.

« J'ai donné au guide le nom de Vieillard parce qu'il a été mûri par la vérité, et non seulement par le temps.

« Si vieux soit-il, il n'a pas de commencement, car cette perle unique ne peut avoir de rivale.

Pour Abdul Rahman El-Jami, l'action du tuteur « consiste à annihiler la créature dans la vérité pour la fixer en elle. Le tuteur est, par conséquent, celui qui fusionne avec la vérité pour survivre en elle. »

Je m'abstiendrai, afin de ne pas trop prolonger cette causerie, de parcourir une à une ces stations, qui s'enchaînent étroitement, et je passerai directement à la quatrième : *la Pauvreté*.

Celle-ci a, selon le Soufisme, son *apparence* et son *essence*. Son apparence est la non-possession des biens de la terre, et son essence est la richesse intérieure qui délivre l'homme des chaînes de la convoitise. Nous savons, en effet, que l'homme est le maître, mais, en même temps, l'esclave de ce qu'il possède. Et Jalal, qui enjoint au futur soufi de briser les liens de tous genres d'esclavage, lui dit :

« La fortune et l'or sont une coiffure dont on se couvre le chef. La fleur évite d'en avoir jamais, et une belle chevelure n'en paraît que plus resplendissante sans coiffure.

« L'ami de la vérité est semblable aux yeux qui, s'ils ne sont pas recouverts d'un voile, n'en voient que mieux. »

Le maître enseigne que chacun cache ses défauts sous un voile et que celui-ci peut prendre la forme de la fortune, c'est pourquoi il ajoute :

« Le riche est plongé dans le vice jusqu'aux oreilles, mais il a de l'or pour se les recouvrir.

« Et la pauvreté est une gloire, car elle abrite, sous ses ailes, les mille richesses de l'âme. »

Il reste au pèlerin à se pénétrer des neuf états d'âme du Soufisme, dont le second est *l'Amour* — je vous l'ai exposé dans le texte même de Jalal tout au début — après quoi, il participe de la lumière divine par la contemplation.

* * *

N'ayant pu, faute de temps et vu la longueur du sujet, faire plus que l'exposer brièvement, je vous citerai, dans le texte, quelques-uns des enseignements des gnostiques iraniens les plus éminents qui, ainsi, ajouteront à cette causerie.

Abou Saïd Aboul-Kheir fut le premier à employer le quatrain pour s'exprimer. On connaît l'anecdote fameuse de la visite qu'il rendit à Ibn Sina.

— Qu'avez-vous trouvé en Ibn Sina ? lui demandait-on à son retour.

— Ce que je voyais, Ibn Sina le savait.

Et, questionné de son côté, Ibn Sina dit : « Tout ce que je savais, Abou Saïd le voyait. »

Ils avaient fait se rejoindre deux mondes différents : l'un consistant à atteindre la vérité par la contemplation, et l'autre à tout percer par la pensée et le savoir.

C'est encore Abou Saïd qui, parlant de l'unité de l'Être aimé, de l'amoureux et de l'amour, ajoute :

*A qui appartient ta Beauté ?
Tant que je suis seule, à Moi.
L'amoureux, l'Être aimé et l'amour se
[confondent,
Comme la Beauté, le miroir et les yeux qui
[la contemplent.*

Al-Khajah Abdullah Ansari insiste, lui aussi, dans un quatrain, sur l'unité de l'amour, des religions et de l'existence, base sur laquelle repose tout le Soufisme :

« Je n'ai besoin ni de vin ni de coupe, je suis ivre de Toi.

« En me prenant comme proie, des autres pièges tu me délivras :

« C'est Toi que je cherche, que je cherche à la Ka'aba ou dans la pagode.

« La Ka'aba et la pagode ne sont, pour moi, que des prétextes. »

Sanāi fut le premier des trois grands « Arefs » qui ont employé le système du *Mathnaoui* pour exprimer les idées du Soufisme. Il fut le « premier », ai-je bien dit. Le deuxième fut A'ttar, et le troisième Jalal qui, parlant de ses deux maîtres, s'exprimait ainsi :

*A'ttar fut l'esprit, et Sanāi ses deux yeux.
Nous vîmes après Sanāi et A'ttar.*

Et c'est encore lui qui, définissant les mérites d'A'ttar, dit :

*« A'ttar a déjà parcouru les sept vallées de l'amour,
« Alors que nous ne sommes encore qu'à un tournant menant à l'une de ces vallées. »*

Sanāi laissa des poèmes vibrants de lyrisme et d'une forme tout à fait nouvelle pour son époque, le XII^{ème} siècle.

Il est, en outre, l'auteur de plusieurs ouvrages dont le plus célèbre est le *Hadiqatoul Hakaek* ou « le Jardin des Vérités ». L'anecdote célèbre de « l'Éléphant et des Aveugles », reprise par la littérature occidentale, vous donnera une idée générale des vues de l'auteur.

Près de Ghur, fut bâtie une ville destinée aux aveugles. Les couleurs et la beauté n'existaient pas pour ses habitants. Les choses étaient plongées dans l'obscurité et les couleurs dans le noir.

Un jour, un cortège royal passa près de cette ville et y fit halte. Les aveugles eurent vent que, dans ce cortège, se trouvait un éléphant. Ils n'avaient évidemment aucune idée de ce que cela pouvait être. Aussi déléguèrent-ils, après de longs palabres, les plus intelligents d'entre eux, afin de voir le géant quadrupède.

Dans le vocabulaire de la cécité, voir est synonyme d'imaginer et de toucher. C'est pourquoi, les membres de la délégation s'approchèrent de l'éléphant et se mirent à l'examiner à leur manière : le premier lui toucha la trompe ; le deuxième, la jambe ; et le troisième, l'oreille. Puis ils rentrèrent chez eux, où ils étaient attendus avec grande impatience de leurs amis. Et voici quel fut le résultat de leur enquête :

— L'éléphant est un grand tapis rugueux, dit celui qui lui avait touché l'oreille.

— C'est une immense colonne, riposta celui qui avait promené la main sur la lourde patte de l'animal.

— C'est une gigantesque canalisation d'eau, affirma celui qui lui avait palpé la trompe.

Une vive discussion, où chacun était certain de détenir la vérité, s'engagea autour de ces explications...

Mais Sanāi, prenant la question de haut et se servant de cette anecdote pour caractériser la fantaisie de l'enseignement formel, — « Elm el-Zaher », — de conclure :

« Chacun n'a découvert qu'une partie, mais aucun d'eux le tout, aussi chacun est-il tombé dans une grande erreur.

« La perception visuelle peut-elle jamais être l'apanage de l'aveugle ?

« Ce ne sont là, hélas ! que caprices d'imagination et que fantômes.

« Que peut-on espérer d'un fou enfermé dans un sac ? »

Ne vous étonnez pas si je vous dis que la première à avoir eu, avant tous les autres Soufis, le cœur illuminé par l'amour et la contemplation fut une femme : Rabi'ah Adawiyé. Ce fut elle qui, au III^{ème} siècle de l'Hégire, entr'ouvrit la porte de l'Ecole d'« At-Tassaouf ». Voici un petit extrait de ses enseignements :

— Quelle définition donnez-vous de l'amour ? lui demandait-on.

— L'amour a pris naissance avec l'éternité et se prolongera au delà de la perpétuité.

— As-tu jamais vu celui que tu adores ?

— Si je ne l'avais vu, je ne l'adorerais pas.

— Quelles sont les voies vers la vérité ? Est-ce le chemin de la parole ou celui de l'ouïe qui y conduit ?

— On n'y arrive ni par l'un ni par l'autre. Tâchons d'éveiller notre cœur, car un cœur éveillé prend son essor et va s'annihiler en Dieu — « Al-Fana' Fil-lah ».

A'ttar, le même dont nous avons déjà relaté la conversion au Soufisme, nous offre le récit allégorique suivant, puisé dans un de ses nombreux ouvrages poétiques : le *Mantek el-Tayr* ou « Discours de l'Oiseau ». Avant d'aller plus loin, je vous dirai que le *Simurgh* est un oiseau légendaire, et que *Si-Murgh* signifie trente oiseaux. A'ttar symbolise la lumière divine par le *Simurgh*, et il représente les Soufis-pèlerins par les *Si-Murgh*.

Et voici son récit :

Trente oiseaux — *Si-Murgh* — décidèrent de se mettre à la recherche du *Simurgh*. Ils se réunirent pour se concerter et arrêter leur plan d'action. La huppe — qui avait fait ses preuves, puisque Salomon l'avait déjà chargée d'un message pour la reine *Balkis* — fut choisie pour diriger l'expédition. Le premier objectif des chercheurs fut la Chine, car :

« Pour la première fois, radieux dans la nuit, *Simurgh* traversa la terre de Chine.

« Dans son vol, une plume de ses ailes se détacha et tomba sur la terre de Chine : le monde en tumulte se troubla.

« Chacun s'appliqua à dessiner cette plume, et il suffisait d'en voir le dessin pour s'engager dans le droit chemin. »

C'est ce qui fait que l'on dit depuis : cherchez la science même en Chine — « *Otlob el-Elm hatta fis-Sine* ».

Les trente oiseaux — *Si-Murgh* — prirent donc leur envol guidés par la huppe. Ils dépassèrent les sept vallées de la Recherche de Dieu : l'amour, la connaissance, l'indépendance, l'étonnement, la destitution et l'annihilation, et, ainsi, après avoir été purifiés par les douleurs du voyage, leur corps terrestre — c'est-à-dire ce voile épais leur cachant la lumière divine — se dissipa. Ils se trouvèrent alors en présence du *Simurgh*, dont le reflet fit rayonner leur âme. Ils s'aperçurent, devant cette Présence, qu'ils n'étaient pas autre chose que le *Simurgh*. Les *Si-Murgh*, regardant vers le *Simurgh*, se voyaient eux-mêmes, la réciproque était vraie. Leur étonnement fut grand, mais, nous explique A'ttar :

« Sans discours leur vint la réponse de cette Présence,

« Qui disait : « Cette Présence radieuse comme le soleil est un miroir. »

Jalal, que nous avons longuement cité, et qui ne voit les divergences de vue sur la vérité qu'en

tant que simple dialectique ne touchant pas au fonds de la question, nous le démontre par un court récit.

Un donateur offrit un sou à un groupe de quatre mendiants : un Iranien, un Turc, un Arabe et un Romain. Ne parvenant pas à se le partager, ils pensèrent acheter quelque aliment qu'ils consommeraient ensemble — la cherté de vie n'existait pas alors. L'Iranien proposa de l'« angour », le Turc opta pour de l'« ouzoum », l'Arabe voulait du « a'nab », alors que le Romain dit : Pour moi, ce sera du « staphyle ». Les quatre termes, vous l'avez deviné, désignaient tous le même raisin, mais, aucun ne parlant la langue de l'autre, ils faillirent en venir aux mains. Sur ce, un sage, probablement linguiste, prit leur sou et leur rapporta une grappe de raisin, calmant leur colère et les mettant d'accord.

Jalal conclut son allégorie sur ces vers :

« Si l'un de vous tenait la clé du secret, vos querelles seraient évitées.

« Mais puisque aucun de vous n'a la clé du secret, laissez-moi vous conduire à la vérité. »

Le Soufisme se complète, c'est pourquoi il convient d'en parler ici, par le « *Souma* » ou danse tournante, qui s'accompagne de musique et de chants. Les tenants de l'« *Elm el-Zaher* » y voyaient un péché grave. Les Soufis, par contre, croyant que l'harmonie de la musique et de la danse participait de l'harmonie universelle qui régit la création, la recommandaient à leurs adeptes comme un moyen d'atteindre à l'inspiration et à l'extase.

Aussi, Jalal apprécie-t-il celui qui, vêtu de la traînante soutane blanche, les deux bras tendus horizontalement, la paume de la main droite tournée vers le ciel et celle de la main gauche vers la terre, tournoyait alors que ses condisciples psalmodiaient des poèmes soufis au son des instruments de musique, car il symbolisait les deux livres de la vie humaine : « le Livre des bonnes actions » et « le Livre des fletrissures ».

L'ensemble de cette danse représentait la résurrection, et les humains, échappés de leur sépulture, venant vers la Présence pour rendre compte de leurs actes. C'est ce qui explique le dédain que les Iraniens ont toujours éprouvé devant la mort qui, pour eux, n'a jamais été une fin, mais un pas de plus vers la lumière. C'est pourquoi Jalal, à la veille de sa mort, demanda à être conduit à sa dernière demeure par un cortège dansant au son d'une musique gaie, « car il faut qu'on sache que les amis de Dieu vont à sa rencontre la joie dans l'âme et le sourire aux lèvres. »

L'idée de société civile

Conférence de

M. Henri Félix

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de philosophie

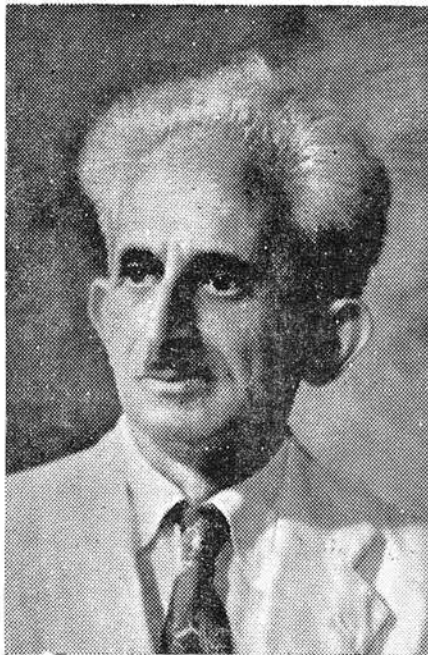
Donnée aux Amitiés Françaises d'Alexandrie, le 27 mai 1947,
et répétée à l'Amicale des anciens élèves du Lycée Français d'Alexandrie, le 1er décembre 1947.

Mesdames,
Messieurs,

J'appelle société civile une société dans laquelle l'organisation des pouvoirs, les liens juridiques et moraux sont dégagés de toute idée religieuse, et qui ne permet aucune intrusion de la foi dans le domaine de la loi.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer comment on est passé de la société religieuse à la société civile. Les sociologues nous montrent comment, dans les sociétés primitives où la religion enveloppe toutes les formes de la vie, les règles juridiques et morales sont revêtues d'un caractère sacré parce qu'elles sont censées édictées par Dieu, comment le juge est en même temps le prêtre, comment le souverain règne par la grâce de Dieu. La distinction que Rome avait faite de très bonne heure entre le *fas* et le *ius*, le droit divin et le droit humain, nous prouve que toute l'évolution du droit est dominée par un mouvement de laïcisation, qui s'achève dans nos sociétés occidentales actuelles par une séparation de plus en plus radicale entre la cité humaine et la cité céleste.

En France, nous désignons cette séparation par le mot de laïcité. Si je n'ai pas donné ce mot pour titre à cette conférence, c'est que pour certains il revêt encore un sens polémique dont l'expression société civile me semblait dégagée alors qu'elle désignait exactement le même phénomène.



M. HENRI FÉLIX.

Disons simplement avec le Père Emonet, pour éviter toute confusion, que la laïcité ou la société civile c'est le dogme que la religion doit rester une affaire strictement privée et qu'elle n'est ni l'irréligion ni l'athéisme. Je me propose donc de démontrer que cette notion n'est pas une arme de combat, née de circonstances passagères, mais qu'elle a ses lettres de créance dans la tradition la plus pure de notre histoire au point qu'elle s'est incorporée aujourd'hui à notre substance intellectuelle, politique et morale et que la nouvelle constitution l'a très justement fait entrer à titre de définition de notre IVème République.

Mais pourquoi est-ce précisément en France, fille aînée de l'Eglise, que l'idée de laïcité a trouvé pour se développer son terrain de prédilection ? Il y a à cela diverses raisons. D'abord le tempérament national : l'amour des idées claires et de la logique nous conduit toujours à pousser un principe jusqu'à ses dernières conséquences. Dans les pays anglo-saxons et particulièrement en Angleterre, la coutume joue un plus grand rôle ; bien que la liberté de conscience soit aussi respectée que chez nous, on n'est pas allé jusqu'à la séparation des Eglises et de l'Etat, et il subsiste dans le droit et dans les mœurs des traces beaucoup plus profondes des origines religieuses. A cette raison de tempérament s'ajoutent des raisons historiques : dans les pays anglo-saxons,

le protestantisme, religion de libre examen et d'individualisme, non seulement s'accommode mieux avec la démocratie, mais peut même lui servir de fondement ; on a souvent noté l'origine protestante de la démocratie anglaise, et la déclaration américaine de 1772 s'intitulait « Déclaration des droits des colons, comme hommes, comme chrétiens et comme citoyens ». Dans sa constitution interne, le protestantisme n'admet pas cette hiérarchie autoritaire du clergé catholique puisque le ministre protestant ne croit pas détenir la vérité plus que ses fidèles et la cherche avec eux, tout en admettant qu'ils sont ses égaux devant l'État. La religion protestante, d'autre part, peut mieux s'adapter à un cadre strictement national puisqu'il n'y a pas cette obédience à un pape d'origine étrangère. Enfin, la multiplicité des églises protestantes, particulièrement en Angleterre, leur a servi de garantie contre les tentations d'impérialisme religieux. « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait plus à craindre ; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente et elles vivent en paix et heureuses. » (1).

On comprend ainsi que dans les pays anglo-saxons, où la société religieuse pouvait plus facilement s'adapter aux cadres de la société civile, l'idée laïque n'ait pas eu l'occasion de se manifester par contre-coup. Elle ne l'a eue que dans les pays catholiques ou à forte prédominance catholique, en France, en Espagne et en Italie ; et en France plus qu'ailleurs en raison du sentiment plus vif des droits d'un État fortement centralisé et d'une émancipation démocratique plus précoce. Je me garderai bien de voir dans le gallicanisme l'ancêtre de l'idée laïque ; cependant lorsque Bossuet faisait la déclaration des évêques gallicans, il manifestait déjà le même désir d'indépendance à l'égard d'une autorité extérieure qui se manifesterait plus tard, quoique avec un esprit totalement différent, dans la Constitution civile du clergé et dans le Concordat napoléonien. Mais, surtout, l'esprit démocratique n'a jamais eu d'adversaire plus sûr et plus tenace que l'Église catholique : rappellerai-je la protestation de la Papauté contre la Déclaration des droits de l'homme considérée comme ruinant la civilisation ? la condamnation des principes de la société civile au nom des principes théocratiques par De Bonald et Joseph de Maistre : « Les sociétés politiques sans monarque et sans noblesse, écrivait ce dernier, les sociétés religieuses sans l'Homme-Dieu et sans sacerdoce, c'est-à-dire les sociétés sans pouvoir conservateur et sans force conservatrice, ne peuvent parvenir à leur fin, la conservation des êtres. Donc elles sont des sociétés imparfaites ou non constituées. » Rappellerai-je aussi l'alliance du trône et de l'autel, scellée sous la Restauration

en conséquence de cette doctrine ; la proclamation de l'absolutisme avec le dogme de l'infaillibilité papale, les encycliques contre les idées modernes et particulièrement le socialisme, l'aide prêtée aux tentatives de restauration monarchique lors de la naissance de la III^{ème} République, les compromissions lors de l'affaire Dreyfus, et, plus près de nous, malgré les actes admirables de résistance que je me plais à reconnaître chez de nombreux prélats, le silence ou la servilité des autres sous l'occupation allemande et le régime de Vichy alors qu'on était peut-être en droit d'attendre d'une autorité spirituelle qui prétend au gouvernement des âmes cette excommunication majeure qu'elle n'aurait pas craint de lancer, au temps de la foi, contre les crimes de lèse-humanité ?

Il serait injuste de ne pas reconnaître dans cette vue panoramique les tentatives sporadiques de rapprochement entre les idées religieuses et la démocratie ; mais le catholicisme libéral de Lamennais et de Lacordaire fut condamné par Rome et étouffé dans l'œuf ; les efforts des immanentistes avec Loisy, des modernistes avec Marc Sangnier n'eurent pas un meilleur sort. Depuis la guerre, un mouvement démocratique plus puissant s'étend dans les masses catholiques et semble gagner le clergé ; sa sincérité est évidente ; mais dans quelle mesure pourra-t-il s'adapter à ce divorce de la société religieuse et de la société civile qu'il a contribué lui-même à fonder par réaction ? renoncera-t-il à ce vieil impérialisme pour accepter enfin la laïcité ?

* * *

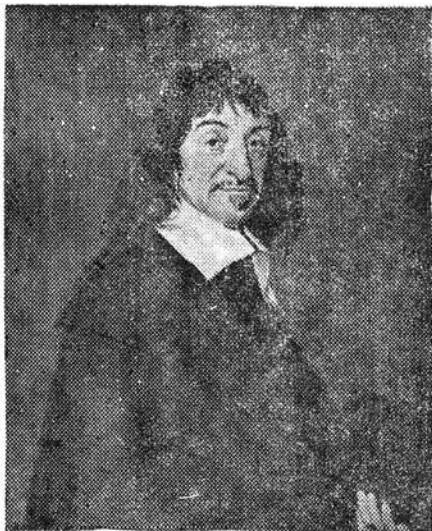
Telles me semblent les raisons pour lesquelles cette idée de laïcité est si profondément ancrée dans le sol de France, plus que partout ailleurs. Je voudrais analyser maintenant son contenu sous le triple aspect intellectuel, politique et moral.

Le dogme capital en matière intellectuelle, si dogme il y a, c'est la liberté de la pensée et son affranchissement de toute vérité révélée. Il serait banal aujourd'hui de montrer que la science n'a rien à attendre des Écritures pour soulever le voile de mystère qui nous entoure ; je crois que même l'Église a pris son parti de la rotation de la terre ; Galilée ne serait plus condamné ; pour Darwin j'en suis cependant moins sûr parce qu'il porte atteinte à nos titres nobiliaires, mais enfin c'est un adversaire de taille avec qui on hésiterait de se mesurer. Mais si les querelles se sont éteintes ou presque sur le terrain scientifique, a-t-on oublié les trois siècles de lutte que la pensée a parcourus pour s'émanciper de la tutelle de l'Église ?

Voici d'abord en tête les deux grands solitaires de la pensée, le solitaire du poêle et le solitaire de Port-Royal, Descartes et Pascal. Je sais bien qu'il serait téméraire et même impudent de les

(1) Voltaire : *Lettres Philosophiques*.

représenter comme les champions de la libre pensée, mais il est juste de voir en eux les promoteurs d'une pensée libre, bien qu'eux-mêmes à coup sûr n'aient pas prévu les conséquences des prémisses qu'ils posaient. Tous deux ont laïcisé la recherche scientifique et philosophique en l'affranchissant de la tutelle de la double autorité divine et humaine (celle d'Aristote) qui pesait encore sur elles. Sans doute Descartes tient



René Descartes, par Franz Hals.

encore au passé ; mais à côté de l'homme qui est plus qu'homme, c'est-à-dire doué de révélation, il distingue l'homme en tant qu'homme, c'est-à-dire doué de raison et qui, à ce titre, ne doit chercher la vérité qu'à la lumière de l'évidence, dans la solitude de sa pensée. Au reste l'Eglise ne s'est pas trompée sur l'envergure de l'adversaire : Monseigneur Baudrillard raconte qu'en avril 1881 le premier recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr. d'Hulst, eut une entrevue avec le Pape Léon XIII et que l'accueil fut « plutôt sévère ». « Avec une extrême vivacité, il le somma d'abjurer tout reste de cartésianisme et, joignant le geste à la parole, frappant du poing sur la table, il lui déclara qu'il voulait être obéi à la lettre ». Mgr. Baudrillard ajoute en note : « Le trait m'a été raconté plusieurs fois par Mgr. d'Hulst ». (2) D'autre part, l'encyclique « Eterni patris » recommandait la restauration de la philosophie scolastique et thomiste. De là est sorti le néo-thomisme de Louvain, puis de la Sorbonne, qui en plein XX^{ème} siècle tient encore la gageure de soutenir que seule la philosophie scolastique est capable de satisfaire notre curiosité.

(2) Mgr. Baudrillard : *Vie de Monseigneur d'Hulst*.

Quant à Pascal, je sais qu'il fut un défenseur passionné de la foi ; mais il fut aussi l'initiateur de la pensée libre et ceci à un double titre : d'abord comme apologiste de la foi elle-même. « Pascal, écrit M. Lanson, donne à Port-Royal un esprit tout laïque, formé aux études et imbu des notions de la science et de la philosophie, assez ignorant de la théologie. De son entretien avec M. de Saci, il résultera qu'au moment d'entreprendre ses rudes campagnes contre l'erreur et l'incrédulité ce défenseur de la foi connaît à fond les philosophes et n'a pas lu les Pères de l'Eglise. » On peut même aller plus loin : dans les « Pensées » aussi, comme il s'adresse aux libertins et aux incroyants, il ne peut, pour connaître de la destinée humaine, faire état de la révélation ; alors il fait appel à la nature de l'homme, à ses tendances, à ses besoins : « Dieu sensible aux cœurs. » Ce Dieu qui ne se prouve pas, mais s'éprouve, n'est-ce



Blaise Pascal, gravure d'Edelinck.

pas une apologétique de l'immanence, origine de cette tendance religieuse contemporaine qui considère la foi comme une affaire strictement privée ? et là encore, l'Eglise, faisant preuve de la même clairvoyance, a condamné à plus d'une reprise cette tendance parce qu'elle fournit un point d'appui sérieux à l'idée laïque. D'autre part, à côté du Pascal janséniste et mystique, il y a le Pascal savant ; en tant que savant, il sait que la nature n'a pas horreur du vide et, dans sa préface

au « *Traité sur le vide* », il s'élève contre l'usage de l'autorité en matière scientifique : « L'autorité y est inutile, la raison seule a lieu d'en connaître ». *Au lieu de cette vérité figée dans les dogmes il prévoit cette vérité dynamique de notre science contemporaine, de cette vérité fille du temps et qui va s'accroissant d'âge en âge.* Au lieu de ce monde fini de la genèse, qui donne à l'homme toute quiétude puisqu'il en est le centre, il pressent la grandeur émouvante de l'atome et de l'univers : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

Dès lors, cet élan de la liberté n'aura plus de raison de s'arrêter, et dès la fin du XVIII^{ème} siècle se trouveront constitués presque tous les thèmes intellectuels qui servent de fondement à notre idée laïque. *Pourquoi n'appliquerait-on pas aux textes sacrés eux-mêmes cet esprit critique qu'on applique aux livres purement humains ?* Dès 1678 paraît l'histoire critique du vieux Testament de l'oratorien Richard Simon qui inaugurerait ainsi le grand mouvement de laïcisation de l'exégèse ; sans doute notre XVIII^{ème} siècle commit-il ensuite quelques fantaisies exégétiques ; mais la méthode s'est ensuite précisée jusqu'à Renan et jusqu'à Loisy. Nous avons appris que les livres saints ont une histoire, qu'il fallait les dépouiller de leur sens allégorique et que la Bible ne peut être tombée telle quelle de la bouche de Dieu. Au reste ce qui devait sortir de cette critique ce n'était pas nécessairement l'abandon de la foi, puisque cette critique fut l'œuvre le plus souvent non de laïcs mais de clercs ; ce qui devait en sortir c'était une foi épurée, laissant derrière elle l'interminable déchet des croyances mortes et filtrant des textes le sens symbolique, l'esprit vivifiant au lieu de la lettre rigide. La distance est bien mince qui sépare aujourd'hui les purs laïcs et les adeptes d'une religion immanente : *Deus interior intimo meo.*

Dans le domaine de la philosophie le XVIII^{ème} siècle, qui, suivant le mot de Voltaire, se déniaise furieusement, élabore une conception de l'homme et de l'univers strictement laïque, c'est-à-dire dégagée de toute idée confessionnelle ; et surtout des hauteurs de la spéculation il fait passer dans la masse, grâce à Voltaire et à l'Encyclopédie, ces thèmes essentiels, où se prolonge l'inquiétude de Descartes et de Pascal et qui se sont cristallisés aujourd'hui dans l'esprit laïque. D'abord ce thème que c'est la nature qui, grâce aux progrès des sciences physiques et naturelles, nous réserve désormais ces révélations que l'on attendait d'en haut. Ensuite cette confiance, cette foi presque naïve dans les progrès de l'esprit humain : au lieu de cet homme déchu de sa perfection primitive, tel que nous le représentaient les religions révélées, la possibilité d'une ascension indéfinie grâce au progrès des lumières. *Enfin et surtout cette admirable idée, que l'on exprime par un mot si laid : la tolérance.* J'imagine que ce mot vient

de ce que l'on considérait la liberté de penser en matière religieuse comme une sorte de permission, après tant de siècles d'oppression, dans une société modelée encore par le catholicisme, et c'est ce qui explique cette bizarre restriction de la Déclaration des droits : la liberté, même religieuse. Mais du moins l'idée commençait à naître, peut-être pas sous la forme que nous voulons lui donner aujourd'hui, le respect de l'opinion d'autrui, mais sous son aspect négatif : chez Bayle, c'était le droit à l'erreur ou, comme il disait, de la conscience errante ; chez Voltaire, c'était une arme de combat contre tous les fanatismes. Mais pouvait-on demander plus à ce siècle qui n'avait pas encore renversé l'idole de l'absolu puisqu'il aboutissait généralement à une sorte de déisme, de religion naturelle où Dieu sans doute anémié, pâle et décoloré, survivait encore ? pouvait-on penser que cette horloge existe et n'ait point d'horloger ? pouvait-on songer à une morale solide sans un Dieu rémunérateur et vengeur ? Et quelques années plus tard, malgré le mouvement de déchristianisation sous la Terreur, on assistait à la mascarade du culte de l'Être suprême, où les vertus étaient représentées par le corps de ballet de l'Opéra.

Aujourd'hui nous comprenons mieux le prix de la « tolérance ». Après un siècle et demi de recherches scientifiques, l'absolu est mort. Depuis qu'Einstein a généralisé la relativité, ni l'espace ni le temps ne sont des absolus : ce qui est simultané pour un observateur terrestre ne l'est pas pour un observateur sidéral. Il faut essayer de perdre notre centre de référence locale ; « il faut apprendre à nous apercevoir nous-mêmes du point de vue d'autrui comme nous apercevons autrui de son propre point de vue. » (3). Malgré notre irréductible individualité, nous pouvons, nous, relativistes, grâce aux formules de transformation, trouver le point de vue d'autrui ; au lieu qu'autrui, s'il s'installe dans l'absolu, ne pourra jamais trouver le nôtre, si tant est qu'il le cherche. Et c'est là, je crois, toute notre supériorité. L'affranchissement de toute orthodoxie, le dégoût de toute certitude absolue, la valeur d'une liberté intellectuelle, affirmée pour elle-même : voilà le vrai fondement d'une société civile et de tout progrès humain. Au delà de cette liberté qui se crée à elle-même ses valeurs, il est inutile de chercher parce qu'il n'y a rien.

*
* *

Comment du domaine des idées cette liberté de pensée va-t-elle passer dans celui des institutions ? J'éprouverais quelque répugnance à affirmer à nouveau ce lieu commun que, seule, une démocratie en est sur le terrain politique la garantie nécessaire, si nous ne vivions dans une

(3) Brunschvig : *Les progrès de la conscience.*

époque vraiment théologique où le mythe, la mystique ont été remis à la mode. Qui n'a pas sa mystique ? Le monde semble avide de certitude plus que de vérité, et c'est bien là ce qui caractérise l'esprit religieux. Eh bien, on éprouve moins de répugnance aujourd'hui après quatre ans d'oppression, et en voyant la survivance des mystiques, à parler de la démocratie. Autrefois, quand au Quartier latin quelque vieille barbe, radicale et hirsute, allait terminer son discours, nous nous apprêtions tous à compléter ses effets d'éloquence en ajoutant au « Vive la République » les trois inévitables épithètes de nature : laïque, démocratique et sociale. Je ne veux plus rire aujourd'hui de la vieille barbe, peut-être parce que j'en suis devenu une. Je connais trop le prix de la liberté de pensée, d'exprimer sa pensée, de vivre conformément à ce qu'on pense, pour ne pas m'y cramponner comme à un droit naturel et pour ne pas passer outre à toutes ces nostalgies des penseurs comme Comte, Taine, Maurras et consorts qui rêvent de ces périodes organiques où la société vivait dans un admirable équilibre parce qu'il n'y avait pas encore de partis, comme si par leur inertie ces périodes n'avaient pas préparé les crises qui les ont ensevelies. Combien je préfère la sage définition de Montesquieu : « Un gouvernement libre, c'est-à-dire toujours agité ».

La société civile s'est affranchie de tout dogme. L'autorité ne vient pas d'en haut, mais d'en bas, parce qu'une société d'hommes libres doit faire de l'homme non seulement un sujet, mais un législateur. L'idée d'un contrat social, base de toute démocratie, si on la dégage de ce vague déisme qui conduisit Rousseau à une religion civile, mène directement à la Séparation des Eglises et de l'Etat, déjà inscrite dans la Constitution de l'an III et reprise en 1905 à peu près dans les mêmes termes par Aristide Briand. D'une part l'Etat garantit le libre exercice de tous les cultes ; d'autre part on dénonce le Concordat et l'Etat refuse toute subvention aux cultes. On a voulu voir à l'époque et certains veulent voir encore dans cette Séparation, qui fonde désormais la société civile, une arme de guerre contre la société religieuse. Que certains aient pu commettre le contre-sens, des deux côtés de l'arène politique, c'est évident ; mais l'intention du législateur était toute différente : il s'agissait, disait le rapporteur « d'instaurer le seul régime où la paix puisse s'établir entre les adeptes des diverses croyances ». Comment, dans un état moderne, véritable creuset où sont venues se fusionner les religions les plus diverses, assurer le lien social autrement que par une liberté totale des croyances et par la neutralité de l'Etat envers toutes les confessions ? Comment, ajouterai-je, aujourd'hui que l'Etat français est sur le point de se transformer en une Union française,

où les colonies seront traitées sur le pied d'égalité avec la métropole, pourrait-on réaliser cette fédération de peuples aux croyances hétérogènes autrement que par une égalité totale des cultes et le refus de toute ingérence de l'Etat, de tout prosélytisme et de toute pression sur les consciences ?

D'où pouvait donc provenir l'hostilité, je ne dis pas des esprits religieux, mais de l'esprit sacerdotal ? D'abord peut-être d'une raison un peu mesquine d'intérêts matériels : les prêtres étaient habitués à vivre en bons petits fonctionnaires de la République et perdaient le droit à leurs traitements : l'incertitude de l'avenir, c'est une raison bien humaine. Mais surtout la vraie raison, c'est que l'esprit sacerdotal est contraire à l'esprit démocratique. C'est ce qu'exprime l'encyclique « Vehementer » du 11 février 1906 : « *Qu'il faille séparer l'Etat de l'Eglise, c'est une thèse absolument fautive, une très pernicieuse erreur. Elle est tout d'abord très gravement injurieuse pour Dieu. En outre, elle est la négation très claire de l'ordre surnaturel. Elle bouleverse l'ordre très sagement établi de Dieu. Enfin elle inflige de très graves dommages à la société civile elle-même.* » Entendez par là que l'autorité vient d'en haut et doit, par l'enseignement, s'imposer aux fidèles.

Mais nous avons des preuves matérielles que, si cette loi de séparation portait atteinte à l'esprit sacerdotal, elle était en parfaite conformité avec l'esprit religieux. Cinquante ans auparavant les théoriciens de l'Avenir, Lamennais, Lacordaire, Montalembert, la réclamaient déjà : sans doute le souvenir du vieux rêve théocratique leur inspirait le regret que la société ne se trouvât pas dans l'ordre voulu de Dieu et que l'Etat et l'Eglise ne fussent pas « inséparables comme l'âme et le corps ». Mais la réalité était là : l'unité de foi est une chimère et les idées démocratiques sont en marche, on ne peut lier le sort de l'Eglise et de la démocratie : la nomination d'un évêque doit-elle être soumise à l'assentiment d'un ministre qui peut être protestant, juif ou libre-penseur ? Quant à l'argument des subventions de l'Etat, Lamennais répondait avec cet âpre souci d'indépendance : « Vous serez comme le prolétaire qui prend ses bras et s'en va, avec Dieu en plus pour patrimoine, avec l'espérance qui ne trompe pas, avec des millions d'âmes qui vous aiment. Votre maître n'en avait pas tant et il a vaincu. Ne pouvez-vous conquérir une seconde fois le monde ? » Et ailleurs : « Rejetez cet or avec horreur : car quiconque est payé dépend de qui le paye ; le morceau de pain qu'on jette au clergé n'est que le titre de son oppression. » Et c'est le même esprit qui inspirait les catholiques libéraux au moment de la discussion de la loi. M. de Vogüé écrivait dans la Revue des Deux Mondes : « Réclamée d'abord par les adversaires de l'Eglise, cette séparation n'a pas tardé à séduire ce qu'il y a

de plus vivant et de plus ferme dans le monde religieux. Les plus ardents à l'embrasser sont aujourd'hui les jeunes prêtres qui mangent avec amertume le pain qu'on leur jette avec mépris.» Vacherot, dans la Revue de Paris, écrivait aussi : « La plus libérale initiative à prendre pour un grand Pape, la plus nécessaire à la dignité et à l'autorité de l'Église, c'est de rompre à tout prix les liens de vasselage qui l'attachent à l'État. » Et quinze ans après la Séparation, Paul Bureau, professeur de droit à l'Institut catholique de Paris, déclarait avec sa probité coutumière : « Presque personne ne fut informé que cette loi de 1905, chargée des pires accusations d'hostilité et d'oppression, donnait en réalité à l'Église de France des garanties d'indépendance et d'orthodoxie telles qu'aucune jurisprudence ne lui en avait donné de pareilles depuis plus de dix siècles. » (4)

Comment expliquer cette attitude contradictoire de l'Église officielle et des catholiques libéraux ? C'est que l'Église officielle, adaptée depuis la paix constantinienne aux cadres de l'Empire romain, s'était installée commodément dans le domaine temporel et, comme Grégoire VII ou Innocent XIII, rêvait toujours d'un seul troupeau sous la houlette d'un seul pasteur. Tandis que les catholiques libéraux retrouvaient l'esprit de l'Évangile : l'attente parousiaque ou du royaume des Cieux les détachait de la domination temporelle et les inclinait à dire avec Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

C'est ainsi que la loi de Séparation était au moins aussi favorable à l'Église qu'à l'État : ce que l'Église perdait dans le domaine temporel, elle le gagnait dans le domaine spirituel, son vrai et son seul domaine. Puisse-t-elle ne jamais essayer de rompre subrepticement ce contrat juridique, comme par exemple par la subvention de l'État aux écoles confessionnelles.

J'espère d'ailleurs que la dure expérience des régimes totalitaires aura convaincu l'Église officielle, elle aussi, que la véritable sauvegarde des croyances religieuses c'est la démocratie laïque, qui, par la loi de séparation, établissait des églises libres dans un état libre.

* *

Mais du moins, m'objectera-t-on, il y a un domaine réservé au pouvoir spirituel : c'est l'enseignement de la morale. Quelle morale enseignerez-vous dans une société purement civile et comment fonderiez-vous l'idée de devoir ? Combien de fois avons-nous entendu dire que

l'École sans Dieu, c'était la fin de toute moralité, et l'opinion, je crois, est encore assez courante que cette moralité est le privilège des croyants. Cette opinion se trouve chez un esprit dépourvu pourtant de toute naïveté, chez La Bruyère, au chapitre des esprits forts : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point. » Et pourtant, déjà, à cette époque classique, s'esquissait avec Molière et La Fontaine une morale naturaliste en opposition incontestable avec la morale chrétienne et en conformité avec l'enseigne de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que veux. » Et à la fin de ce XVII^{ème} siècle, qu'on dit un siècle chrétien, Bayle concluait avec tranquillité que l'athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs, qu'une société d'athées peut se faire des principes de bienséance et d'honneur, que la religion n'est pas absolument nécessaire à la conservation des sociétés. Je ne m'attarderai pas à ces idées, devenues lieux communs pour tous les esprits loyaux ; au reste ni arguments ni faits ne sauraient convaincre les fanatiques : la morale n'est le monopole ni des croyants ni des incroyants.

Mais je vais plus loin : la société civile n'a pas à enseigner la morale parce que la morale ne s'enseigne pas ; il n'y a pas d'éducation morale au sens positif du terme parce qu'on ne pénètre pas par effraction dans l'âme de l'enfant. Il ne s'agit pas de lui transmettre, toutes faites, des règles de morale comme on transmet des recettes pratiques à la cuisinière ou à l'artisan. Apprendre à se forger soi-même, oui ; apprendre à forger, non. Cet enseignement serait contraire à toute moralité : « C'est dans le secret et dans la pudeur de l'âme, sans bavardage et sans ostentation, que d'elle-même s'enfante la moralité, que peu à peu elle croît et se développe. » (5)

D'abord quel instituteur de la banlieue parisienne aurait-il la force de prêcher ? Écoutez Alain : « La morale, c'est bon pour les riches, je le dis sans rire... Je connais une maîtresse d'école maternelle qui a sincèrement essayé d'enseigner un peu de morale à ces petits. Mais les leçons lui rentraient dans la bouche. — Quel plaisir, mes petits amis, d'avoir une maison propre et claire. Mais elle rencontrait le regard d'un ou deux mioches qui n'avaient pour fenêtre qu'une tabatière, et qu'une mansarde étroite pour trois lits. — On doit changer son linge de corps une fois par semaine. Hélas, elle savait bien que si l'on lavait la chemise de ce tout petit, elle partirait en charpie. Les dangers de l'alcoolisme, autre chanson. Mais comme elle allait faire le portrait de l'ivrogne, elle s'apercevait qu'elle pensait au

(4) Ces citations sont empruntées à l'ouvrage de M. Aubertin sur l'idéal laïque.

(5) Xavier Léon *Fichte et son temps*.

père de ces deux jumeaux qui commençaient à rougir de honte. Il y a des discours qui vous restent dans les dents.»

Alors que faire ? Ne pas prêcher. Laver ceux qui sont sales, habiller ceux qui sont en guenilles si on peut. Pratiquer soi-même la justice et la bonté ; la vraie prière c'est le travail. Non, l'instituteur des tout-petits ne peut pas, ne doit pas faire de la morale. « Réellement il vaut mieux parler d'autres choses, de ce qui est à tout le monde, du soleil, de la lune, des étoiles, des saisons, des nombres, du fleuve, de la montagne, de façon que celui qui n'a point de chaussettes se sente tout de même citoyen, de façon que la maison d'école soit le temple de la Justice et le seul lieu où les pauvres ne soient pas méprisés. » « Gardons nos sermons pour les riches et d'abord pour nous-mêmes. »

Serait-il naïf d'affirmer que, plus tard, la morale ne s'enseigne pas davantage ? Elle ne s'enseigne pas parce qu'elle se vit et que l'instruction est en elle-même une éducation, moins par la matière qu'elle fournit à l'esprit que par le tour qu'elle lui confère. La science ne supprime pas seulement l'ignorance, mais l'esprit d'ignorance générateur de méchanceté et de fanatisme.

« Tout bon raisonnement offense », disait Stendhal ; et ce n'est pas par hasard que le même mot : juste, désigne à la fois la solution d'un problème de mathématiques et une action conforme à certains principes. Avec la science, non seulement reculent ces fabulations grossières des mythes primitifs, que tendrait encore à lui imposer la paresse du dogmatisme, mais aussi on inculque à l'enfant ces méthodes d'invention ou de contrôle grâce auxquelles se conquiert la liberté de l'esprit. C'est une vieille et profonde tradition de notre philosophie et de notre pédagogie, que celle qui consiste à affirmer qu'on ne peut éclairer les hommes sans les disposer à faire leur devoir, « à juger, comme le dit Condorcet, ses actions et celles des autres d'après ses propres lumières et n'être étranger à aucun des sentiments élevés ou délicats qui honorent la nature humaine », à se défendre « contre les craintes superstitieuses ou les espoirs chimériques, à échapper au prestige du charlatanisme ».

Et sans doute aussi l'art, sans s'asservir à la morale, contient-il en lui-même l'essence du sentiment moral et peut-être du sentiment religieux, à condition qu'on le préserve de l'usure inhérente au formalisme scolaire et qu'on sache retrouver dans une œuvre sa vertu de fraîcheur et de jeunesse. Dans notre monde chaotique, c'est encore La Fontaine ou Molière, c'est Goethe ou Shakespeare qui remplissent le mieux la mission d'assurer la communication des êtres cherchée par le christianisme et la communion fervente avec le plus lointain de l'humanité.

Le silence d'une classe à l'audition de beaux vers, des spectateurs au lever du rideau, n'est-ce point le signe d'une conversion de l'âme, de la fusion du senti et du sentant, et, comme chez le mystique en possession de son Dieu, une résistance à ce sentiment d'écoulement du temps dans l'actualité d'une présence véritable ?

Je crois que l'homme laïque, comme le sage grec, peut tirer de lui-même les lumières et les forces nécessaires pour accomplir sa destinée morale. Mais si le chrétien, qui croit à l'impureté originelle de notre nature, me répond : non, libre à lui d'adjoindre le secours de la grâce dans une éducation religieuse que jamais ne lui a refusée notre société civile. Notre école est neutre : et par ce vilain mot de neutralité je n'entends pas l'absence de convictions : « L'incroyance pour le philosophe n'est pas une vertu négative, pas plus que l'intrépidité chez le soldat. » J'entends par neutralité l'absence de sectarisme, de ce ton sententieux et péremptoire qui se croit en possession de la vérité, bref l'affirmation de la liberté. Oui, je sais que nous ne sommes pas, nous non plus, à l'abri de tout reproche parce que « notre liberté, dans les mouvements même par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont si elle ne se renouvelle pas par un effort constant : l'automatisme la guette. La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime. Le mot se retourne contre l'idée. La lettre tue l'esprit » (6). Mais ce même danger est au moins aussi redoutable dans l'esprit religieux : pour une croyance qui monte du cœur aux lèvres, combien descendent des lèvres au cœur ? Et comme l'on comprend le mot d'un philosophe contemporain : « La religion était autrefois la colonne de feu qui allait en avant de l'espèce humaine dans sa longue marche à travers l'histoire ; elle lui montrait le chemin. Maintenant elle a presque le rôle de l'ambulance qui suit à l'arrière-garde et ramasse les blessés et les éclopés » (7).

* * *

J'ai agité bien des questions. J'aurais voulu — y ai-je réussi ? — n'apporter que la passion calme de la raison. Mais peut-on sans passion parler de la liberté, surtout quand pendant quatre ans on vient d'en être privé et qu'avec le régime de Vichy on a pensé revenir à cette terrible nuit du Moyen Âge. Peut-être cette passion est-elle plus sensible chez moi, parce que, comme beaucoup d'autres, j'ai été exclu de cette société civile. Le plus triste c'est que, lorsque le 18 décembre 1940 je reçus ce décret de révocation qui me chassait de l'Université, il était signé d'un philosophe, Jacques Chevalier, professeur à l'Univer-

(6) Bergson : *Energie spirituelle*.

(7) Höfding : *Philosophie de la religion*, p. 115.

sité, ministre de l'Éducation, chéri de toute la société bien pensante de Grenoble et autres lieux, qui avait été pressenti autrefois par Franco pour réorganiser l'enseignement en Espagne et s'y serait rendu sans l'opposition du gouvernement français, et qui, maintenant ministre, s'apprêtait à forcer les instituteurs à enseigner le catéchisme si l'on ne s'était aperçu qu'il donnait du chapeau. Mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est que les mesures raciales avaient été prises spontanément par le gouvernement français avant que les Allemands ne les eussent exigées : c'est ce que m'apprit une lettre de mon triste ami Marcel Déat, lettre dont, sur le moment, la véracité me sembla discutable, mais devait m'être confirmée par la suite. Qu'on se rappelle qu'à ces jours sombres de juillet à décembre 40, c'était Maurras qui inspirait le gouvernement, Maurras qui avait salué la défaite d'heureux événement et se jetait sur elle comme le vautour sur la charogne, Maurras à qui l'Église jamais n'avait montré les dents si ce n'est pour lui sourire et qui rêvait d'instaurer sur les ruines de la République l'ancienne société théocratique. Mais passons : jamais je n'ai confondu cette clique avec les vrais croyants, mes camarades d'Esprit, de Temps présent et surtout de ces admirables Témoignages chrétiens avec qui nous fraternisâmes dans la Résistance ; jamais surtout je ne l'ai confondue, cette clique, avec la France, cette terre spirituelle toute de liberté.

Si je rappelle ces événements qui me tiennent tant à cœur, c'est pour mettre en garde les esprits contre la renaissance toujours possible de cet esprit d'autorité. La société civile ne peut être qu'une société d'hommes libres ne reconnaissant d'autres maîtres qu'eux-mêmes, fuyant « le commandement, l'obligation et la contrainte ». Ce qu'elle combat, ce n'est pas le sentiment du divin — car à une certaine hauteur toute philosophie est une religion ; — ce qu'elle combat, c'est le sentiment du sacré. On se plaint de la disparition du respect dans la famille, de l'autorité à l'école, du pouvoir personnel dans l'État. Laissons là ces plaintes dignes d'un esprit fasciste. La loi ne descend plus du Sinai : elle monte de la conscience ; la société n'est plus théocratique, elle est civile, et le lien qui l'unit à l'individu n'en est que plus fort, pour être devenu plus purement affectif. C'est la liberté qui souffle partout : dans la famille parce que le chef n'est plus revêtu de cette autorité de droit divin chère à Le Play, que la femme et les enfants eux aussi sont devenus des personnes morales et que le lien familial est

devenu révoquant dès que l'affection a cessé, parce qu'aussi entre les parents et les enfants une libre camaraderie a remplacé le respect. Dans l'école parce que le maître fait disparaître cette contrainte de jadis et que par les fenêtres s'introduit la lumière et par les cœurs la joie, parce qu'il n'y a plus de : magister dixit, et que ce magister n'est plus l'oracle ou l'augure, mais un simple accoucheur d'esprits et un guide affectueux. Dans la patrie enfin, parce que le contrat librement consenti remplace le lien d'intérêts et le lien de races ou de religions, que l'autorité de droit divin a fait place au suffrage universel et qu'au lieu de bercer les humbles par la résignation, la société civile se penche vers les souffrances et reste ouverte aux idées sociales les plus hardies. Que nos augures de l'âge théocratique se regardent sans rire. Oseraient-ils dire que l'autorité se perd quand en 1914 des armées composées de citoyens libres, ayant reculé pendant un mois et à demi-mortes de fatigue, reprennent le fusil et passent à l'attaque sur les champs de la Marne ; quand en 1944 les fils de ces citoyens, parfois ces mêmes citoyens, ayant reculé pendant quatre ans, s'insurgent dans les maquis de France et que naît la résistance par une sorte de génération spontanée. Soldats-citoyens de 14 et citoyens-soldats de 44, tous fils de la liberté, ont su voir dans la mort, comme les martyrs des religions antiques, le simple clignement des yeux qui n'interrompt pas la vision.

Aussi quand dans sa 1ère encyclique (je crois bien que c'était la 1ère, car je ne les ai pas classées dans ma bibliothèque rose) Pétain faisait retomber sur les instituteurs la responsabilité de la défaite, dont il pouvait si facilement trouver les auteurs plus près de lui, quelle infamie ! Les raisons de ce *mea culpa* ou plutôt de ce *vestra culpa* sont faciles à voir : ces instituteurs étaient laïques et ils avaient été les piliers de la IIIème République.

Oui, la liberté a, je le sais, ses dangers, mais le danger est beau et vaut la peine d'être couru : « Kalos Kindunos ». Tel est le secret d'une société civile : l'homme n'est plus l'œuvre du groupe ; c'est le groupe qui devient notre œuvre et le seul lien qui subsiste, mais combien plus fort que le lien d'autorité, c'est le lien d'amitié, ce lien d'élection et de libre consentement dont le pouvoir est cependant si mystérieux que si l'on pressait l'individu de répondre pourquoi il l'aime, cette société civile, son œuvre, il ne pourrait que reprendre le mot immortel de l'amitié : parce que c'est elle, parce que c'est moi.

HENRI FÉLIX.

Articles et Chroniques

A propos d'André Gide

par Jules Romains,
de l'Académie Française.

L'œuvre et la personne d'André Gide viennent d'être rappelées à l'attention d'une manière éclatante; et il n'est sans doute pas nécessaire, au moins pour le moment, d'ajouter grand'chose aux jugements et commentaires qui se sont produits. Constatons seulement qu'un grand écrivain a été reconnu de son vivant, et au sens plein du mot reconnaître. Il ne semble pas qu'un trait caractéristique de son art, ou qu'une part notable de son œuvre soient encore dans l'ombre. Je sais bien qu'il y aurait là de quoi inquiéter Gide lui-même. N'a-t-il pas dit souvent qu'un écrivain ne durait, ne survivait, que par ce que les contemporains laissent subsister en lui de «méconnu»? C'est-à-dire par les occasions qu'il réserve à la postérité de faire encore à son propos des découvertes, quand ce n'est pas d'instruire un procès en révision.

Certes, pour rassurer André Gide, nous pouvons lui accorder que la transparence de ses écrits recèle à sa façon bien des secrets, et que de nouveaux éclairages, de nouveaux centres de perspective y feront apparaître des finesses ou des virtualités qui nous échappent. Mais de son côté il aurait bonne grâce à convenir qu'en ces matières la durée d'une vie, d'une carrière, joue un rôle humblement capital. Un homme de grand talent, qui produit sans cesse, et qui publie avec régularité, a beaucoup de peine à préserver en lui le «méconnu» jusqu'aux abords de la quatre-vingtième année. Il y faudrait, de la part de son époque, des distractions bien longues et comme concertées; de sa part à lui des précautions bien recuites.

Hugo avait d'assez bonne heure aperçu le problème. Comme, si vif que fût son désir de rester après sa mort un sujet d'actualité, il n'avait pas l'intention de mourir jeune et incompris, il avait préparé un étonnant calendrier de publications posthumes, parmi lesquelles figuraient en effet quelques-unes de ses créations les plus dignes d'intéresser l'âge futur.

André Gide est un homme assez subtil, et assez coquet envers l'avenir, pour avoir manigancé une surprise de cet ordre. Mais pour le moment, nous devons nous contenter de ce qu'il nous offre, et lui-même doit se résigner à n'être qu'une énigme déjà longuement scrutée.

Donc à défaut de lui apporter l'hommage d'une interprétation inédite — prouesse qui ne me paraît possible que si l'on sacrifie la justesse, ou la

justice, à l'ingéniosité — je voudrais faire simplement allusion à ce qu'il a été pour nous, à ce qu'il a représenté pour quelques-uns d'entre nous, écrivains de la génération suivante, au cours de ce demi-siècle.

Je me revois parlant de lui vers 1906 ou 1907 avec mes amis proches, Arcos, Duhamel, Vildrac. Aucun de nous ne le connaissait personnellement. Nous le sentions assez loin de nous. C'était un aîné distingué, dont la voix nous semblait un peu étudiée, un peu précieuse, point très éclatante ni vraiment chaude. De plus âgés comme Verhaeren nous imposaient bien davantage. Un homme de la même génération que lui comme Claudel nous paraissait beaucoup plus chargé, même encombré, de génie. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'en ce temps-là les noms de Valéry et Proust ne signifiaient quelque chose que pour une petite poignée de leurs tout proches camarades. Quant à un Barrès, même ceux d'entre nous qui l'admiraient ne se sentaient pas obligés de livrer bataille en sa faveur. Il avait déjà la consécration publique. S'il soulevait encore des passions et des querelles, elles n'étaient plus, en général, d'ordre littéraire. A plus forte raison Anatole France, comme artiste, était-il soustrait par sa gloire à ce domaine de l'actualité militante où la jeunesse se complait.

C'est un peu plus tard que j'entrai en relations personnelles avec Gide. J'avais tout récemment publié la *Vie Unanime*. Il consacra au livre, dans la *Nouvelle Revue Française* que ses amis et lui venaient de fonder, un article sympathique, presque chaleureux, et il manifesta le souhait de connaître l'auteur. Je vis un homme d'une courtoisie soignée, plein de dispositions favorables et encore plus de curiosité envers ses cadets, désireux surtout que rien ne lui échappât de ce qui pouvait se méditer et se fomentier parmi la jeunesse. Je devais m'aviser par la suite que cette bienveillance se renouvelait un peu systématiquement à l'égard de chaque promotion, de chaque vague du mouvement littéraire, et de ceux qui en apparaissaient comme la pointe, sans que cela pût répondre chaque fois à une adhésion profonde, à une affinité élective. Il serait à coup sûr injuste d'y voir une habileté consciente. Mais quand cela dure tout au long d'une vie, ne s'y trahit-il pas une peur de vieillir, au sens intérieur, mais aussi au sens extérieur du mot; ce que l'on appellerait plus brutalement une inquiétude d'être dépassé, ou plus malicieusement une sorte de démagogie dont les jeunes formeraient le renouvelable «démos» ?

Bien que j'en eusse dès ce moment-là le soupçon, je mis tout mon zèle à persuader les meilleurs de notre génération : Duhamel, Vildrac, Durtain, aussi bien qu'Apollinaire, que la *Nouvelle Revue Française* pouvait devenir leur maison à eux aussi. J'eus à vaincre, chez plusieurs d'entre eux, d'assez sérieuses résistances, qui tantôt tenaient à des tendances et des principes, tantôt invoquaient des différences, peu niables, d'atmosphère humaine. Pour nous, garçons de sève populaire et de façons directes, ce milieu sentait un peu la bourgeoisie riche et oisive, et aussi le renchérim... Je parvins toutefois à effectuer un rapprochement. Je ne le regrette pas, bien qu'on m'ait objecté parfois que c'était là une des causes, entre autres, qui avaient détourné notre génération d'établir son lieu propre de rassemblement, sa revue, sa maison d'éditions. Et il se peut, à la vérité, que les conséquences en aient été moins négligeables, et même moins bornées aux limites mêmes de la vie littéraire qu'on ne serait porté à le croire.

Je n'oublie pas que c'est de Gide qu'il est question, et que de tels incidents ont un caractère bien latéral. Pourtant ils concourent à dessiner son portrait, et à définir le rôle qui a été le sien. Car, bien différent en cela des symbolistes et de Mallarmé, et même d'hommes de sa génération comme Valéry et Proust, Gide s'est toujours soucie non seulement d'édifier une œuvre, mais aussi de jouer un rôle, au sens le plus honorable du mot, dans son époque. Barrès lui avait, à ce titre, servi de modèle. Il n'est pour s'en convaincre que de relire les écrits de Gide d'avant la quarantième année, en particulier les essais et articles. Certes, c'était le contraire d'un discipulat. Gide entendait s'opposer à Barrès sur un grand nombre de points. Mais il s'agissait de retrouver à l'égard du public de son temps, et surtout de la jeunesse, une position qui fût du même rang, de la même grandeur.

Oh ! certes, Gide s'est maintes fois défendu de vouloir exercer rien qui ressemblât à un magistère. A ceux qui le suivaient, il s'est plu à répéter : « Le conseil que je vous donne, c'est de ne suivre personne, pas même moi. C'est de vous découvrir vous-mêmes, de dégager votre vérité à vous, qu'enveloppent toutes sortes de mensonges, que ligotent toutes sortes d'empêchements. Et tenez-vous prêts aux changements de cette vérité ». On sait quelle fortune Gide a faits au mot de disponibilité, et à l'attitude d'esprit qu'il commande

Les ennemis de Gide n'ont pas eu de peine à prétendre que cette disponibilité revenait à n'être

que de la souplesse, et pis encore une fatigue de soi-même, un goût de retournement ; qu'en somme elle trahissait un manque foncier d'originalité et de force ; et aussi d'attachement sérieux au vrai ; donc qu'elle était de mauvais exemple. Voilà justement qui fournira matière aux commentaires et aux juges de l'âge prochain ; si du moins il reste à l'âge prochain assez de *disponibilité* pour se soucier de problèmes aussi délicats.

Que Gide ait troublé un certain nombre de jeunes âmes surtout entre les deux guerres, qu'il les ait même désorientées, qu'il ait brisé ou faussé en elles certains ressorts, c'est possible. Ce ne devaient pas être des âmes bien résistantes, ni des esprits des plus solides. Ces victimes — s'il faut employer ce grand mot — de l'ondoiement gidien eussent peut-être donné dans un de nos fanatismes modernes. Car le fanatisme est aussi un signe de faiblesse. Lui demandent secours et certitude enivrante ceux qui se sentent incapables de maîtrise intérieure, de certitude calme et pondérée. Gide ne les a pas tous préservés de ce que j'appellerai la « déchéance furieuse ». Ils étaient trop nombreux, et son action n'était pas assez étendue ni populaire. Mais il a probablement diminué la virulence de plus d'un.

Quant aux autres — ceux dont la structure mentale était plus ferme, et la culture substantielle — je ne pense pas que Gide les ait troublés beaucoup. Ils ont assisté à l'avancement en méandres de sa vie, de son œuvre, je dirai même de sa carrière, comme à un spectacle de haute qualité, dont certaines parties étaient fort belles, d'autres piquantes et imprévues ; dont aucune n'était tout à fait sans distinction, bien qu'on y décelât parfois quelque chose qui sentait l'enfant riche gâté, ou l'adolescent qui ne se décide pas à mûrir.

Ceux qui l'ont connu de plus près savent en outre que cet immoraliste n'a cessé d'être infiniment plus tourmenté par les problèmes de la « morale », au vieux sens du mot, spécialement par l'idée du péché, que la plupart de ses contemporains ; et que cet égotiste a été en maintes circonstances un ami dévoué, un cœur charitable, un amateur de bonté ingénieuse.

Pour nous tous, enfin, il est un écrivain excellent, un de ceux qu'ont le moins touchés, au cours de soixante années de production, les maladies saisonnières du goût et de style ; un de ceux qui ont le mieux assuré la continuité de la littérature comme fonction de l'esprit.

Jules Romains
de l'Académie Française.

UN GRAND CINQUANTENAIRE

Le Miracle de Cyrano

par Charles Pichon

Il n'y a pas de mots, dans aucune langue, pour décrire la fièvre qui s'empara de Paris, voici cinquante ans, le matin du 29 décembre 1897. La veille au soir, le Théâtre de la Porte Saint-Martin, théâtre de drame et de mélodrame, avait donné une «comédie héroïque» en cinq actes et en vers d'un jeune poète, Edmond Rostand, marié d'ailleurs depuis quelques années à une poétesse, petite-fille d'un général de Napoléon: Rosemonde Gérard. Et soudain, ce nom, jusque-là peu connu, était le seul dont Paris s'entretint. Ce n'étaient point seulement, comme l'on disait alors, le *high life*, qui parlait d'Edmond Rostand: c'était aussi le grand public, c'étaient des midinettes et des employés. Impossible d'obtenir une place, même à prix d'or, à la location de la Porte Saint-Martin. Même les universitaires se mettaient de la partie et l'on pouvait lire dans le *Gaulois*, journal ultra-conservateur, sous la plume d'Emile Faguet, esprit fin, mesuré, professeur de rhétorique et membre de l'Académie française, cette formule lyrique: «Ne sommes-nous pas à la veille d'une des plus grandes époques de la Littérature française? N'assistons-nous pas à la naissance d'une Ecole comparable à celle de 1660?»

L'Ecole de 1660, on le sait, c'est celle de Molière, de Racine, de La Fontaine, de Bossuet... Et le fait est que le triomphe de *Cyrano*, par son retentissement, était pleinement comparable au triomphe d'*Andromaque* ou, si l'on préfère choisir plus près de nous, au triomphe de la *Nouvelle Héloïse* ou à celui des *Méditations* de Lamartine, lesquelles tintrent haletant, toute une nuit, jusqu'au dernier vers de la dernière page, ce lecteur pourtant blasé qu'était le prince de Talleyrand...

Le fait est également que, lorsque la Comédie-Française (qui a inscrit *Cyrano* à son répertoire) monte à nouveau la pièce, elle est sûre de salles comblées, — et comblées du grand public, de jeunes filles, d'étudiants. Cas unique dans l'histoire du théâtre: au bout de cinquante ans, pour ces auditoires, l'œuvre n'a pas de rides, malgré ses invraisemblances, historiques: ce Cyrano qui, en réalité, n'était pas Gascon, ni lyrique, mais plutôt cynique et épicurien, et sa cousine Madeleine Robin (la Roxane de la pièce), de beaucoup son aînée, laide et moustachue, — le reste à l'avenant, selon la recette allègre de Dumas père: «L'histoire est un clou auquel j'accroche mes tableaux». Hors de France aussi, de multiples salles n'ont cessé d'applaudir l'héroïsme de Cyrano: son héroïsme sous les balles et son héroïsme sous le balcon de Roxane, où le pauvre laid, à la faveur de l'ombre, prête son éloquence au jeune et beau rival que son idole lui préfère.

Le succès étonnant de *Cyrano* est donc acquis: succès vaste, demi-séculaire, universel. Mais un pareil succès, pourquoi?

* * *

Le triomphe initial, qui a fait la lancée de l'œuvre, s'explique d'abord par l'auteur et par son principal interprète. Rostand était alors tout jeune, svelte et frêle, mince et pâle (il devait mourir tuberculeux après des années de cure dans sa merveilleuse propriété du pays basque, à Cambo). Il possédait un charme raffiné et poétique qui annonçait un peu d'Annunzio, mais en plus simple et plus pur, et puis, à cette grâce, il joignait une préciosité qui lui permettait de peindre d'après lui-même les précieuses du temps de Cyrano. Lorsqu'il fut reçu, quelques années plus tard, à l'Académie française, les personnes présentes crurent assister à la fête de la poésie et du printemps, au triomphe des vers et des claires toilettes. Mme Rostand participait à l'apothéose, avec sa robe de mousseline de soie blanche peinte de roses roses: trois volants avec dentelle, le corsage emprisonné dans un corselet de taffetas blanc, le chapeau de paille crème, orné de roses jaunes. Auprès d'elle, deux garçonnets en culotte courte: Maurice, aujourd'hui dramaturge sexagénaire, et l'autre, portant encore des boucles longues sous le chapeau de Jean-Bart; Jean, le futur philosophe des *Pensées d'un biologiste*. Des bravos fusèrent à cette apparition de la Muse et reprirent lorsque s'avança à son tour le Poète, dans son frac aux broderies vert-jaune (car il avait laissé le *vert-vert* aux vieux académiciens et le *vert-bleu* aux hommes politiques). Jeunesse et poésie: c'étaient les premiers sortilèges de l'enchantement de Cyrano.

Un autre, non moindre, c'était la personnalité de l'un de ceux qui applaudissaient précisément le jeune maître, et qui semblait en humer l'éloquence de son nez charnu, entre la barbe sophocléenne de Mounet-Sully et les yeux orientaux de Sarah Bernhardt: c'était l'interprète même de *Cyrano*, Constant Coquelin, Coquelin aîné ou, comme on disait au théâtre: «Le grand Coq», Coquelin avait alors cinquante-six ans, presque cinquante-sept, mais il avait conservé cette mémoire insolente qui lui permettait de jouer au pied levé, sans révision, cinquante-cinq rôles sur ses quelques deux cents du Français, de la Gaité, de la Porte Saint-Martin. Surtout, il était «l'homme du rôle». Il enlevait aussi bien les passages de gaité, de bravoure à la moasquetaire, de cliquetis de mots et d'épée, comme la *Ballade des Cadets* de

Gascogne, où il débridait sa verve endiablée, qu'il savait *filer* les scènes de sensibilité, de poésie pure, comme le balcon de Roxane ou ce cinquième acte — fort beau, — où celle-ci, quinze ans après de son cousin mourant, au soir, parmi la chute des feuilles, découvre l'amour héroïque enseveli tant d'années dans son silencieux sacrifice... Ce rôle imprévu, savoureux, capiteux, de fantaisie, de pittoresque, de bravoure, en même temps que d'abnégation et de tendresse, Coquelin l'incarnait de façon unique. Il possédait littéralement le spectateur par toutes ses facultés d'intérêt, de rire ou d'émotion, et c'est à bon droit que Rostand lui dédia cette comédie héroïque «dans laquelle, dit-il, l'âme de Cyrano avait passé dans celle de l'acteur».

*
* *

Pourtant la plus grande raison, à mon sens, de la réussite de Cyrano, de son triomphe initial comme de ses succès d'aujourd'hui, c'est sa rup-

ture délibérée, claironnante, pleine de *furia francese*, d'avec l'univers noir de Zola et des naturalistes. Le spectateur, le lecteur cherchent normalement dans leur plaisir une évansion hors de l'existence quotidienne non point la photographie de cette existence et moins encore son durcissement. La mise en scène d'un côté (voyez les «grands fils» d'aujourd'hui), la poésie de l'autre, accompagné du rêve, du panache, au besoin de la chimère, voilà ce qui transporte à la fois l'homme de l'orchestre et l'homme du poulailler. Le théâtre, pour l'un comme pour l'autre, c'est la revanche de l'idéal et parfois même de l'imaginaire sur les meurtrissures ou les fatigues du réel.

Or, nulle part il ne coule plus d'idéal généreux, d'imagination chatoyante, de tendresse rêveuse et poignante que dans *Cyrano*. Et c'est la très belle gloire, légitime, durable, d'Edmond Rostand d'avoir fait revivre sous une forme vraiment prestigieuse cet aspect français et romanesque du génie humain.

Charles Pichon

La Vie Littéraire

Souvenirs autour d'Emile Faguet

par **Léon Treich**

Emile Faguet est mort depuis un peu plus de trente ans; il naissait, voici tout juste cent ans, en octobre. Son souvenir est déjà très effacé, très injustement effacé. Et pourtant, sur les soixante ouvrages qui figurent à son nom dans les bibliothèques, il n'en est pas un seul qui ne soit pas plein d'idées nouvelles, d'aperçus ingénieux, en quelque sorte troué d'éclairs. L'œuvre non réunie en volume du célèbre critique est plus importante encore: on peut l'estimer à une centaine de volumes épars à travers les gazettes, les revues, les publications savantes du monde entier. Ses conférences elles-mêmes, si riches, si excitantes, n'ont pas été toutes recueillies par les éditeurs submergés malgré leur dévouement parfait à l'écrivain disparu.

Cet énorme travail, et si divers (et qui n'empêchait point Faguet d'aller encore chaque jour au café et d'y bavarder longuement avec ses cadets), comment l'écrivain put-il y suffire? C'est une sorte d'énigme que se posent tous les familiers du critique. Les journées n'ont que vingt-quatre heures, et les heures, que soixante minutes.

Notez que cet infatigable «pondeur de copie», dont on raillait parfois la fécondité, gardait pour ses textes un respect émouvant. M. Fortunat Strowski, qui fut son élève, qui est resté son ad-

mirateur, et qui vient, après sept ans d'absence, de rentrer d'Amérique du Sud, nous contait, aux environs de 1935, avoir vu travailler de près son vieux maître.

— Oui, c'est vrai, Faguet avait pour la copie des scrupules étonnants. Plutôt que de la raturer, il enlevait le petit morceau de papier maculé avec mille précautions minutieuses et en collait un tout semblable, sur lequel figurait la correction qu'il souhaitait apporter à son texte. Rien de plus curieux que ses manuscrits: il y accumulait patiemment — jusqu'au moment de les remettre au net — béquets sur béquets, ne laissant passer aucune découverte nouvelle sur la question qu'il traitait. Son siège n'était jamais fait, et il se rendait avec une bonne grâce charmante à toutes les objections valables qu'on lui présentait.

Une anecdote: il avait dit, un jour, que le chevalier de Boufflers était né à Nancy. Un lecteur de province, érudit comme on ne l'est qu'en province, lui écrivit pour protester: «Boufflers est né à Lunéville». Faguet rectifia dans sa leçon suivante: «Excusez-moi, disait-il en substance, on était d'accord jusqu'ici sur Lunéville, mais M. Pierre Boyé, jeune savant nancéen, vient de découvrir que la marquise célèbre fut prise des douleurs de l'enfantement entre Bar-le-Duc et Lunéville, en voiture, et ne put même pas atteindre le

village voisin». Faguet, gravement, fit un deuxième bécuet, et inscrivit: «Entre Lunéville et Bar-le-Duc, sur la grand'route».

Ce prodigieux travailleur, cet homme de bureau et de bibliothèque, avait beaucoup d'esprit et d'un plus incisif. D'un coup de plume, il traçait tout un portrait. Son mot sur Voltaire est légendaire: «Un chaos d'idées claires». En voici quelques autres qui ne sont guère moins heureux: «Guizot, un modéré plein d'énergie», «Michelet, un Voltaire mystique», «Sainte-Beuve, un dilettante inquiet», «Stendhal, un Saint-Simon de table d'hôte», «Joseph de Maistre, le prétorien du Vatican», etc....

Il remarquait avec humour que «Racine n'aimait guère, mais aimait à être aimé, d'où vient qu'il fait mal parler ses amoureux et admirablement ses amoureuses», ce qui est, ma foi, fort bien vu.

Même lorsqu'il débordait de la littérature et «contactait», comme on dit aujourd'hui, la politique, il restait magnifiquement objectif et intelligent, homme, en bref, de bonne foi. N'est-ce pas un grand mot que celui-ci, de jour en jour plus actuel: «Le gouvernement, en dehors de sa sphère, ne doit avoir aucun pouvoir. Dans sa sphère, il ne saurait trop en avoir». Bonne façon, semble-t-il, de concilier l'ordre et la liberté, et de résoudre ce que d'aucuns s'efforcent, on ne sait pourquoi, de faire passer pour une quadrature du cercle.

Robert de Flers, ayant lu une de ses chroniques et le rencontrant peu après, le complimentait:

— J'ai pris à vous lire un plaisir extrême, mais pourquoi choisissez-vous des sujets si frivoles?

Le chroniqueur avait, en effet, pris pour texte une nouvelle forme de robe, comme qui dirait aujourd'hui la querelle des robes longues et des robes courtes. Faguet sourit modestement, puis narquois:

— Que voulez-vous? Je suis un penseur en tout genre!

Il ne pouvait donner de lui-même une plus juste définition. Il a écrit sur tout, de tout, partout, et toujours avec une abondance, une souplesse, une érudition, une intelligence extraordinaires. Emile Buré, qui l'aima beaucoup et le connut bien, ne lui pardonne pas d'avoir méconnu le génie poétique de Baudelaire, mais convient que ce fut peut-être sa seule erreur, et il assure que nul ne résuma aussi bien que Faguet les thèses sociales de Proudhon et de Fourier, dont l'exposé est pourtant épars en de si nombreux et si indigestes volumes. Et il émet une hypothèse curieuse pour expliquer que le critique ait pu tant lire, tant annoter, tant commenter.

— Il y a là une somme de travail parfaitement surhumaine, qu'aucun homme au monde, même

en demeurant à sa table de lecture vingt heures par jour, trente jours par mois, pendant cinquante années consécutives, ne parviendrait à totaliser. D'autant plus impossible à Faguet qu'il fut, durant près de vingt-cinq ans, critique dramatique du *Journal des Débats*, pendant presque aussi longtemps professeur en Sorbonne et conférencier très recherché, qu'enfin, jusqu'à un âge avancé, il passa de longues heures au café. Une seule explication me paraît possible: le père de Faguet était lui-même un universitaire de vaste culture et de sens critique très aigu. Certainement il laissa à son fils des montages de notes de lecture, de plans de travail, de résumés, qui évitèrent à celui-ci de se reporter aux textes originels. Il n'y a qu'ainsi qu'on peut comprendre l'œuvre fantastique du critique.

Possible, mais il faut avouer qu'on ne retrouva pas trace de ces notes paternelles à la mort de Faguet. Dans les tiroirs de ses armoires et tables de travail, étaient, par contre, encore entassés des dizaines d'articles couverts toujours de la même écriture rapide, serrée, et zébrés de papillons, de ratures, d'ajoutés, de ballonnets. Faguet publiait plus qu'aucun autre homme au monde, et il trouvait le moyen d'écrire encore plus qu'il ne publiait. Malgré l'hypothèse séduisante formulée par Emile Buré, le mystère demeure entier.

Léon Treich.

ÉTUDIANTS

préparez votre licence grâce aux

COURS DE LETTRES

rédigés d'après les notes ou la sténotypie des cours professés à la Faculté des Lettres de Paris avec l'autorisation de MM. les Professeurs. Ils s'adressent aux étudiants de Paris et de province pour leur faciliter la préparation des examens de l'Enseignement Supérieur.

Renseignez-vous

aux « COURS DE LETTRES »

158, Rue Saint-Jacques, Paris (Ve)

Notice détaillée envoyée gracieusement par retour.

ALPHONSE DAUDET

et le Méridional Français

par **Jean Gallotti**

Il y a cinquante ans qu'Alphonse Daudet est mort.

Cet anniversaire a-t-il été commémoré dans le monde comme une grande date de l'histoire littéraire? Il est à craindre qu'on n'y trouve pas un écho dont l'ampleur soit proportionnée à l'émotion que causa, en son temps, la disparition de cet écrivain.

Et cela est normal. Les cinquantièmes anniversaires sont toujours ingrats. Ils manquent encore de recul. Ils ont pour témoin une génération dont les goûts et le jugement s'opposent presque toujours, par réaction, à ceux de la génération du demi-siècle précédent. Ils tombent en période d'éclipse. Mais, très souvent aussi, les centenaires en réparent l'injustice.

A tout cela, d'ailleurs, la mémoire d'Alphonse Daudet ne paraît pas gravement intéressée. En France, au moins, elle a, depuis longtemps, pris, pour atteindre l'immortalité, le chemin de traverse qui est peut-être la voie la plus sûre: le livre pour la jeunesse et le recueil scolaire de morceaux choisis. Daudet, en effet, romancier et conteur réaliste apparenté à l'école des Flaubert, des Maupassant, des Huysmans, a eu cette aimable fortune d'être, de son vivant, agréé par les éducateurs et de devenir un auteur classique.

Il le doit à bien des particularités de son talent et spécialement à son style, qui, sous une simplicité allant parfois jusqu'à l'apparence négligée du langage parlé ou du style épistolaire, cache un grand souci de la justesse de l'expression et de l'élégance du tour. Il est certain, en outre, qu'on lui sait gré de n'avoir pas, dans ses études de mœurs, abordé les régions par trop malsaines ou répugnantes de la société et de l'âme humaine. Il s'opposait en ceci à Zola et peut-être dut-il à ce contraste une partie de son immense succès.

Car son succès fut immense; aucun romancier avant lui n'avait connu, à la fois, pareille unanimité dans les louanges de la critique et pareille vente. Après une jeunesse assez sombre, qu'il nous a contée dans son roman *Jack*, il conquit la notoriété dès avant la trentaine et mourut en pleine gloire.

Essayons de discerner ce qui, pour les lecteurs étrangers, mérite dans son œuvre de retenir particulièrement l'attention.

Il paraît difficile que les grâces de son style soient par eux dûment appréciées. Les Français eux-mêmes n'y sont pas tous également sensibles. Et quelques-uns aujourd'hui lui reprocheraient vo-

lontiers une limpidité qu'ils prennent pour de la banalité. Daudet, en outre, a, parfois, surtout dans ses contes, certaines gentillesse de ton et une tendance à juger lui-même la conduite de ses personnages, au lieu de se contenter d'en tirer les fils comme un invisible montreur de marionnettes, qui ne conviennent pas à tous les lecteurs modernes.

Il n'en reste pas moins que ses livres — et c'est ce qui fait leur prix aux yeux des étrangers — contiennent la peinture colorée et vivante de types spécifiquement français.

Daudet a peint toutes sortes de milieux, mais a presque toujours choisi ses personnages dans la grande ou la petite bourgeoisie, ses humbles ressemblant généralement à de très petits bourgeois plus qu'à ce qu'on nomme des prolétaires. Il convient de préciser que les uns et les autres appartiennent à la société du Second-Empire ou des débuts de la III^{ème} République, et d'insister sur ce que beaucoup sont des méridionaux.

Numa Roumestan, le Nabab, l'Arlésienne, Tartarin, Jack, un grand nombre de leurs comparses et presque tous les personnages des *Contes* et des *Lettres de mon Moulin* sont du Midi. Car Daudet en était lui-même et il garda toujours de son pays natal un souvenir obsédant dont se ressentit son inspiration.

Ces types, qui ont enchanté une longue et innombrable génération de lecteurs, sont exposés aujourd'hui à un double danger: d'une part, ne pas être compris des personnes qui leur sont ethniquement différentes; d'autre part, ne plus donner une suffisante impression d'exactitude.

De ce dernier défaut, qui serait le plus grave, nous justifierons tout de suite Daudet, en disant que le tempérament méridional, sans avoir fondamentalement changé depuis le siècle dernier, a peut-être cessé de s'exprimer de la même manière qu'autrefois dans les idées, les habitudes, et ce qu'on appelle d'un mot un peu vague le *comportement* des méridionaux modernes. Ceux-ci ont peut-être moins de naïveté, de spontanéité, d'originalité voyante, bref d'intensité dans le caractère extérieur. Ici, comme ailleurs, la couleur locale s'est estompée sur le théâtre de la vie, non seulement dans le décor, mais aussi dans les attitudes, le jeu et la physionomie des acteurs.

Et sans doute que celui-là même qui fut l'auteur de *Tartarin* aurait peine à retrouver ses chasseurs de casquettes, ses petits provinciaux admirant un baobab en pot ou s'affolant au rugissement d'un lion de ménagerie, dans les foules un

peu gouailleuses, un peu lentes, presque mélancoliques, parfois, qui se pressent aux portes des cinémas ou à la terrasse des bars, sous les platanes de Marseille ou d'Avignon.

Mais ces changements superficiels n'intéressent pas l'âme profonde du Midi. Et il nous faut revenir maintenant sur la façon dont il convient de la juger si l'on veut, en ce point du moins, être d'accord avec celui qui l'a si longuement analysée.

Cette âme pour laquelle Alphonse Daudet avait d'autant plus de tendresse qu'il la sentait tout entière vibrer en lui, il fut loin cependant de l'admirer béatement. Au contraire, et c'est son rare mérite, il sut, tout en la chérissant, l'étudier d'un œil exercé et la peindre avec malice. L'ironie presque cruelle avec laquelle, souvent, il en raille les travers a même pu égarer l'opinion; et l'on alla jusqu'à prétendre qu'il s'était attiré la haine de ses compatriotes par la publication de certains de ses ouvrages et notamment de *Tartarin*. En réalité, il n'en fut rien. Et expliquer pourquoi, c'est, en même temps, plaider la cause du caractère méridional.

Pour le Français du Midi parler est un plaisir en soi. Et, bien que l'auteur fasse dire, quelque part, à l'un de ses héros: «Quand je ne parle pas, je ne pense pas», la parole est un jeu qui ne se rattache que par des liens assez lâches à l'exactitude des faits, à la réalité des sentiments et même au fond plus ou moins conscient de la pensée. Naturellement éloquent, comme tous les Méditerranéens, le méridional forge, à mesure qu'il parle, une vérité seconde qui n'a pas plus de durée qu'il n'en faut pour l'exprimer et l'entendre dire. Cette conception du discours se manifeste pleinement dans la galéjade, simple amusement qui consiste à raconter avec l'accent de la conviction une chose non seulement fautive mais évidemment impossible. L'histoire traditionnelle de la sardine si grosse qu'elle bouche le port de Marseille en est un spécimen connu. Le conteur de telles extravagances met son orgueil à les inventer; celui qui les écoute, son plaisir à se représenter un instant les images qu'elles lui suggèrent et à juger, en fin critique, ce qu'elles valent à un point de vue, en quelque manière, esthétique. Distraction d'imaginatifs et de gens habitués au loisir, dans un pays où le repos pris en commun et en plein air facilite les bavardages.

Pour de telles gens, il est une galéjade des actes comme une galéjade des mots. C'est là ce que

Daudet a voulu montrer dans *Tartarin de Tarascon*, suivi de *Tartarin sur les Alpes*, et enfin de *Port-Tarascon*. Tartarin, petit rentier de province, gras, douillet et plutôt craintif, à force de se poser en connaisseur des grandes chasses et de faire le brave, finit par se croire obligé, pour sauver sa réputation, d'aller chasser le lion en Afrique. Alors commence la galéjade des actes. Convaincu d'abord, quand il s'embusque aux portes d'Alger et tue un âne en croyant tuer un fauve du désert, ou quand, plus tard, il s'enfonce vers le Sud à la recherche de l'héroïque gibier, puis un peu moins quand il expédie à ses amis la peau d'un lion apprivoisé qu'il a tiré par erreur, Tartarin n'a plus qu'une sincérité relative et purement méridionale quand, à son retour, il se laisse acclamer triomphalement par les habitants de Tarascon. Et les galéjades parlées reprennent, à la dernière ligne du roman, quand, se laissant emmener par ses admirateurs, le nouveau Nemrod commence ainsi le récit de ses exploits: «Figurez-vous qu'un soir, en plein Sahara...»

Non seulement les compatriotes de Daudet ne pouvaient pas lui en vouloir des aventures risibles qu'il prêtait à l'un des leurs, car ils n'y voyaient qu'une galéjade d'écrivain, mais encore, s'ils y reconnaissaient certains traits exacts, ces traits ne pouvaient guère, à leurs yeux, paraître offensants.

L'auteur n'était d'ailleurs pas sans nourrir pour son héros une secrète sympathie. Il prend soin de nous le présenter comme un caractère hybride, participant, à la fois, de Don Quichotte et de Sancho Pança. Et il est certain qu'il n'a d'aversion ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux personnages. Même diminué et ridiculisé par les faiblesses de Sancho, l'idéalisme chimérique de Don Quichotte reste, pour l'auteur de Tartarin, une tournure d'esprit qui honore celui qu'elle anime. Et il pensait sans doute que, s'il ne suffit pas de rêver à de grands coups d'épée pour être un héros véritable, encore vaut-il mieux pratiquer l'héroïsme en imagination que de n'y pas croire ou de le dénigrer.

Il s'est plu, dans maintes parties de son œuvre, à opposer le caractère des gens du Midi à celui des gens du Nord. Mais il semble bien que, pour lui, le caractère français apparaissait comme une synthèse de l'un et de l'autre. «Tout Français, disait-il, à un père provençal et une mère bretonne». Peut-être entendait-il par là que la France sait être, à la fois, la terre du lyrisme et celle du courage.

Jean Gallotti.

A la mémoire de Saint-Exupéry

31 juillet 1947... Trois ans déjà que s'envolait Saint-Exupéry pour accomplir une périlleuse mission en plein ciel de France. Et, sur le sort tragique de l'aviateur-écrivain, trois ans déjà que, depuis le 31 juillet 1944, la Méditerranée ou les montagnes de Savoie continuent à garder leur secret.

Si je pense, ce soir, à vous, ses lecteurs, c'est que Saint-Exupéry peut devenir l'un des «compagnons de votre silence», comme l'était pour lui son ami Guillaumet, disparu, lui aussi en plein vol.

Rappelez-vous ce qu'il écrivit sur son carnet de notes, entre deux combats aériens, pris dans un réseau de fer et de feu: «Je commence d'éprouver un plaisir prodigieusement inattendu, comme si ma vie m'était à chaque seconde donnée», c'est-à-dire, en paraphrasant le texte, comme s'il vivait, non pas dans la crainte de la mort en la seconde qui allait suivre, mais dans la résurrection de la seconde qui avait précédé.

Comment Saint-Exupéry mourrait-il tout à fait, s'il est pour nous ce compagnon de nos solitudes méditatives, cet homme de courage et de sérénité pour qui les joies étaient les plus précieuses que nulle fortune ne procure? Celui pour lequel un sourire avait tant de valeur: «Nous nous rejoignons, écrit-il, dans le sourire, au-dessus des langages, des castes, des partis.» Celui qui savait qu'être homme, c'est avoir le sentiment et le souci de sa responsabilité: «C'est connaître la honte, écrit-il, en face d'une misère qui ne semble pas dépendre de soi...» «C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée...» «C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde».

Oui, il a bien le pouvoir d'enrichir notre silence celui qui en voulait tant aux «beuglants» et à leurs tenanciers — il ne pouvait supporter que l'on abimât les hommes. «Quand l'homme a besoin, pour se sentir homme, de courir des courses, de chanter en chœur ou de faire la guerre, ce sont déjà des liens qu'il s'impose afin de se nouer à autrui et au monde. Mais combien pauvres! Si une civilisation est forte, elle comble l'homme même si le voilà immobile.»

Pour Saint-Exupéry, Pasteur n'est jamais plus homme que lorsqu'il contemple la vie mystérieuse dans le champ de son microscope, ou Cézanne, lorsque devant sa toile il se tait, éprouve et juge.

Que nous n'empêchions pas cet esprit-là de vivifier le nôtre sera le plus bel hommage de reconnaissance que nous puissions rendre à la mémoire d'Antoine de Saint-Exupéry.

* * *

Vol de Nuit, Terre des hommes, Pilote de guerre ou le sacrifice librement consenti, puis *Lettre à un otage* — livre posthume — et ce *Petit Prince*, (1) récemment paru, qui semble nous restituer — étrange surprise — la joie ou la douceur de vivre. Et par un paradoxe que d'aucuns trou-



Antoine de Saint-Exupéry.

veront singulier, c'est la voix d'un homme entre tous voué à l'action qui nous la rend présente dans ce petit livre qu'on dirait écrit par un enfant et pour des enfants.

Regardons-y de près, cependant... Que dans une situation tragique où l'homme est en danger de mort de brusques réminiscences de la première enfance puissent envahir, comme en un éclair, le champ de la conscience, rien de plus vrai, encore qu'il nous soit difficile d'admettre que de tels phénomènes se produisent au cours d'une action continue. Nous l'avons déjà dit ailleurs (2), à propos de l'épisode de Paula, dans *Pilote de guerre* — quand l'auteur interpelle le fantôme de son ancienne gouvernante, au moment le plus palpitant de ce drame en plein ciel.

D'autre part, à lire *Petit Prince* que l'auteur a peut-être écrit antérieurement à ses souvenirs de combat, à respirer ces innocentes images où tant de pureté se mêle à la nostalgie, où s'exprime sous la forme d'un apologue puéril une foi indéfectible en la supériorité des inspirations du cœur sur celles de la raison ou des idées, je me demande si le courage et l'audace, chez certains hommes d'action, ne sont pas précisément des vertus qui dérivent d'une âme demeurée naïve, comme si l'unité d'un grand caractère avait pour fondement la fidélité à un serment d'enfance — le plus souvent inconscient. Psychologiquement, nous n'en savons rien, pas plus que nous n'avons le droit de prétendre que cette confession ingénue et tendre serait le testament spirituel de l'auteur. Et pourtant je ne vois nul désaccord entre la qualité d'âme de ces pages légères et la mâle vertu du chevalier de l'air qu'a consacré la légende de ce temps.

Jean Dupertuis.

1) Éditions Gallimard.

(2) Revue du Caire — Chronique des livres.

La Vie Secrète de l'Académie de France

par **Pierre Descaves**

Vie Secrète de l'Académie Française. Quel titre alléchant et prestigieux ! C'est celui-là même que donna à cinq volumes copieux et nourris le regretté René Peter, récemment disparu.

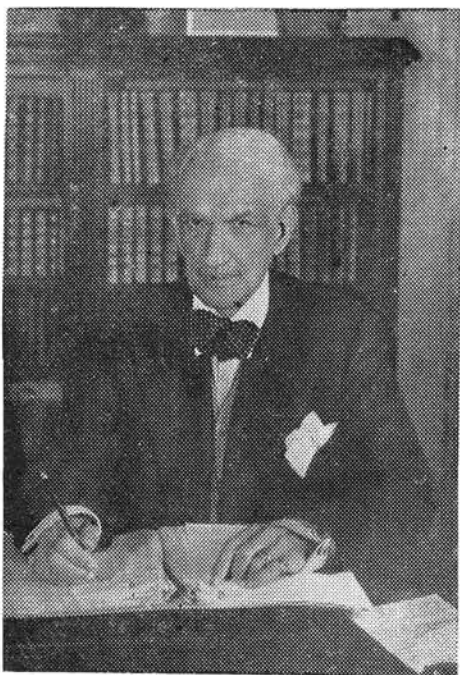
C'était un homme charmant et de parfaite compagnie et qui n'aura pu voir s'accomplir le rêve d'immortalité que longtemps il berça. Auteur dramatique, critique, essayiste, il avait été, à la lettre, fasciné par ce que l'illustre Compagnie, fondée par le Cardinal de Richelieu, représente en permanente gloire nationale. En quittant discrètement notre terre indiscreète, René Peter a provoqué le rappel de son œuvre qui, par ses révélations et les documents qu'elle exploite, a su prendre les proportions d'une Histoire de l'Académie Française. Car, si le titre *Vie Secrète* peut provoquer quelque méfiance, il faut l'entendre comme étant le désir de l'auteur de projeter la lumière sur quelques points obscurs et controversés.

On peut, d'ailleurs, avancer que, depuis sa création, l'Académie Française a toujours fait l'objet de la malignité publique, et que, Dieu merci, elle ne s'en porte pas plus mal. Il faut même voir dans cette polémique incessante organisée autour d'elle le signe évident de son importance dans la vie littéraire française. On n'évoquera, sur ce chapitre, qu'une seule réflexion, celle d'Arène Houssaye qui écrivit dans l'*Histoire du quarante-et-unième fauteuil* : « L'Académie est souvent vieille d'une génération. Réfugiée dans son sanctuaire, elle ne connaît que ses dieux, souvent même elle ignore les noms que tout le monde sait ». Certes, la liste est longue de tous ceux que la filleule du grand Cardinal laissa à sa porte : Descartes, Pascal, La Rochefoucauld, Saint-Evremond, Malebranche, Saint-Simon, l'abbé Prévost, Jean-Jacques Rousseau, Beaumarchais, André Chénier, Benjamin Constant, Stendhal, Balzac, Lammenais, Flaubert. Mais de combien de noms éclatants ne s'est pas enrichi le répertoire des Immortels ; et, comme le bon Anatole France, on pourrait encore plaider le droit à l'erreur.

Après la libération de la France, en 1945, des campagnes — vite éteintes — ont été engagées contre la vieille Académie, à laquelle on reprochait de n'être plus assez représentative de la « France nouvelle ». Par une série d'élections opportunes, l'illustre Compagnie a retiré cet argument aux plus malveillantes critiques. Sous l'action de M. Georges Duhamel, puis de M. Georges Lecomte, secrétaires perpétuels de noble prestige et de haute conception intellectuelle, on peut constater que l'Académie de 1947 (après avoir également achevé une épuration « douloureuse ») est bien la plus représentative « formation » de ces grands esprits dont peut s'enorgueillir un pays.

Cette adroite et opportune « mise à la page » ne peut qu'inciter à relire cette *Vie Secrète* de René

Peter, laquelle est bien, pour l'Académie Française, le plus utile monument dédié aux chercheurs. Son auteur a, en effet, étudié par le menu, six cents élections académiques, démonté patiemment leur mécanisme, révélé les à-côtés et les dessous, avec une conscience indéniable. Son ré-



M. René Peter

cit est des plus alertes ; divertissante, à plus d'un titre, en est sa lecture.

Le cher René Peter m'a jadis confié comment lui vint l'idée de son « Histoire » de l'Académie. Il avait eu, entre les mains, quelques documents sur les échecs de La Fontaine à l'Académie, battu par Dangeau, avant de l'être par Boileau. Il rédigea un article, lequel devint vite le chapitre d'un livre — qui fut suivi de quatre autres. Cet homme pétri d'esprit et de politesse et qui fleurait bon la vieille France, avait été littéralement envoûté par son sujet. Il n'oublia pas, cependant, qu'il était devenu « l'historiographe » de l'illustre Compagnie par la grâce et la magie du Prince des Flâneurs, et c'est pourquoi il n'a jamais hésité à musarder et à s'attarder en chemin.

On promet belle glane d'anecdotes, de situations piquantes et de mots à l'emporte-pièce à

ceux que tenterait une incursion dans ces aimables bouquins de la *Vie Secrète*. Indiquons aux friands de la petite histoire que l'on peut entrer très jeune sous la fameuse Coupole. Louis Racine fut reçu à vingt-sept ans; mais le record de la jeunesse fut battu par Armand de Coislin, appelé à siéger avant sa dix-septième année! On ne peut dire mieux, pour le moment. L'âge moyen d'un Académicien était de quarante-et-un ans, au temps de Corneille; aujourd'hui il dépasse cinquante-neuf ans. A ce rapprochement, le charmant René Peter ne proposait aucune conclusion; on prie le lecteur d'observer la même et sage discrétion.

Un autre jeu, que l'on peut tirer de ces cinq livres de la *Vie Secrète*, consiste à demander quel est, des quarante fauteuils, celui qui compte le moins de célébrités. D'après René Peter, ce serait le vingt-sixième, mais on n'attendra pas de nous que nous en révélions le titulaire actuel, ni ses prédécesseurs.

De tous ces volumes sur l'Académie, c'est évidemment le cinquième qui est le plus actuel, parce que le plus proche. On y trouvera un curieux chapitre sur les échecs de Balzac, de Verlaine, d'Alphonse Daudet, d'Emile Zola; celui-là *recordman* de la déconfiture avec vingt-six échecs. On retiendra aussi le chapitre où l'historien recense «le nombre incalculable» des écrivains qui blaguèrent l'Académie: Voltaire, Montesquieu, Maxime du Camp, Charles Nodier, Robert de Flers, Musset, qui prenait chez les Immortels des termes de comparaison:

«Nu comme un discours d'Académicien».

Quant aux savantes manœuvres élaborées sous la Coupole à l'occasion d'une élection, elles sont légion et de bien savoureuse philosophie. Ainsi de l'élection, répétée triomphale, de l'auteur de *Cyrano*. En fait, Edmond Rostand avait pour concurrent un écrivain bien oublié, Stéphen Liégeard, dont la table était réputée. Pour Rostand, votaient les Universitaires, Faguet, Gréard, Boissier, tandis que le dédaignait le clan des poètes. Contre lui encore, Brunetière et Bourget. Aucune majorité ne parvenait à s'établir. Or, pendant un scrutin, Paul Deschanel, Président de la Chambre des Députés, fut appelé au Palais Bourbon. Du coup, de Freycinet se rallia à Rostand... pour en finir. Ainsi la voix d'un homme politique assurait-elle l'Immortalité à l'auteur de *Chanteclerc*.

Cependant l'histoire académique la plus savoureuse n'est-elle pas celle de Votaire, qui avait déclaré à l'abbé d'Olivet qu'il ne voulait jamais être d'aucune Académie et qui mieux est avait écrit à Formont: «La place d'académicien est méprisée par les gens qui pensent». Or, le sage de Ferney consacra ensuite douze années à se faire élire.

Ce rappel ironique peut servir de «moralité» à l'œuvre du regretté René Peter qui, à défaut d'une Immortalité personnelle, aura mis pour un long temps l'accent sur la gloire «immortelle» d'une institution toujours vivante.

Pierre Descaves



Grands Magasins

Cicurel

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Egypte

R. C. 26246

La Vie Philosophique

Raison et passions

par **Francis Jeanson**

Le XVII^{ème} siècle a sans doute connu la dernière et la plus éclatante manifestation du rationalisme intégral. Par la suite, plus d'un compromis a dû intervenir pour tempérer cette superbe confiance en une Raison tombée du ciel, et qui semblait tenir de cette origine la coupable nostalgie des pensées impersonnelles et des constructions gratuites.

Mais enfin, l'homme du «grand siècle» en traitait à coup sûr un style de vie, qu'il fût, d'ailleurs, le simple «honnête homme» ou le catholique formé par les Jésuites. A vrai dire, le fossé n'était pas encore creusé entre ces deux positions; en indiquant la voie d'un humanisme catholique, Saint-Ignace avait contribué à retarder le moment d'une scission. Or, si les thèmes rationalistes purent se montrer si féconds, n'est-ce point précisément dans la mesure où il leur fut donné de s'intégrer à une atmosphère religieuse qui s'efforçait elle-même de se les concilier? N'est-ce point, en somme, parce que la France du XVII^{ème} siècle était encore une France chrétienne?

Il faut reconnaître du moins que l'efficacité de ces thèmes ne pouvait procéder que de quelque concours extérieur: réduits à eux-mêmes, ils apparaissent dans toute leur rigidité, mais aussi dans leur absence de vie, dans leur froideur inopérante de propositions purement intellectuelles. Et nous comprenons mal les personnages de Corneille, quand ils se bornent à justifier par de telles perspectives l'héroïsme de leur conduite. Nous voyons bien, d'ailleurs, que Pauline, quelques instants après sa superbe proclamation à l'usage de Sévère:

...Et sur mes passions ma raison souveraine...

se trouble, et manifeste qu'elle faisait ce que nous appellerions du «refoulement», quand elle avoue plus humblement:

*Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.*

Et c'est finalement par l'admiration qu'elle a pour Polyeucte, puis par sa foi naissante, c'est-à-dire par des sentiments, qu'elle parviendra à regarder Sévère avec toute la froideur nécessitée par la situation.

Quand Descartes renoue avec le stoïcisme en formulant la troisième règle de sa morale pro-

visoire, «...tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune», il se souvient du précepte initial de cette philosophie — «vivre conformément à la Nature» — et il ajoute: «...et (tâcher toujours plutôt) à changer mes désirs que l'ordre du monde». Bien que profondément convaincu du pouvoir de l'esprit, sa méditation solitaire était trop soucieuse de sincérité pour ignorer qu'on ne supprime point le sentiment, et qu'il vaut mieux substituer un sentiment à un autre, en se guidant sur la raison, que les brimer tous ensemble, et s'exposer tôt ou tard à quelque incontrôlable éclatement. La maîtrise de soi, dans la pratique, ressemble plutôt à une réorganisation qu'à une conquête, elle évoque le diplomate plus que le guerrier. Et quelles que soient les déclarations de principe de Descartes dans son traité *Des Passions de l'Âme* sa véritable pensée finit par s'exprimer dans les merveilleuses lettres à Elisabeth, où il est question de «chasser hors de soi toutes les passions qui participent de la tristesse, et donner entrée à celles qui participent de la joie.»

Il reste que la marge subsiste chez Descartes entre un authentique dogmatisme de la Raison et cette connaissance vécue, quotidiennement éprouvée, de la vie de l'esprit. En fait, si notre philosophie est systématique, ce ne peut être qu'aux prix d'une contradiction au sein même de sa pensée; sans doute faudrait-il poser en principe que toute pensée philosophique se développe à partir d'une contradiction essentielle, puisqu'elle se donne pour tâche d'opposer le plan du droit au plan du fait, ce qui doit être à ce qui est. Disons qu'elle implique une inspiration morale: en quoi la psychologie concrète fut longtemps dédaignée, tant qu'on n'eut pas compris d'abord que l'étude de l'âme ne pouvait précisément pas se situer sur le plan du fait, et que, par suite, elle ne risquait point de constituer un reniement de la vocation philosophique; en second lieu, qu'une psychologie morale était requise par une morale qui ne pouvait demeurer strictement rationnelle sans renoncer à toute efficacité.

Dès lors, l'opposition de principe se change en un va-et-vient entre deux pôles également inaccessibles: le moindre embryon de vie psychique est pénétré d'une signification, il implique de la part de l'esprit ce dépassement perpétuel de soi qui est le germe de l'attitude morale; corrélativement, l'attitude morale, soucieuse par essence de se déterminer toujours plus précisément, n'en reniera pas pour autant les racines qu'elle plonge dans toute première apparition de la pensée; elle y verra, au contraire, l'assurance qu'elle peut

toujours mordre sur les multiples aspects de cette pensée.

Le rationaliste est un homme qui attend tout de la Raison, et qui se construit, au moyen de cette Raison, une image de l'homme en face de laquelle elle demeure sans pouvoirs. Mais le drame de l'humain ne se situe pas dans un conflit entre une raison morale chargée de prescrire, et une nature concrète définie par la raison scientifique: l'ombre d'une conscience, que projette à terre un soleil artificiel, est tout aussi fictive que ce soleil lui-même. «La bête» — l'animal-machine — a tout juste autant de réalité que d'ange» qui prétend la connaître et lui commander. La Raison n'est en fait qu'aspiration au rationnel: le sentiment en est la source, dans cette vocation qui l'anime de se déterminer de façon toujours plus rigoureuse.

C'est ce qu'a fort bien vu toute une partie de la psychologie moderne. Pour M. Pradines, par exemple, sentiment et perception apparaissent ensemble, ils ne sont que les deux aspects inséparables d'une opération unique de connaissance active, d'action renseignée. Le rôle du sentiment est précisément de réaliser une adaptation toujours plus poussée aux diverses situations vécues par l'être. Et pour la phénoménologie, c'est bien à l'occasion de ce perpétuel effort d'adaptation, et selon la tonalité particulière que chaque fois il confère au monde présent, que l'être se fait apparaître ce monde dans la perception. Nos diverses modalités de comportement tendent à définir toujours mieux des objets, auxquels ce comportement s'adresse de façon toujours plus assurée.

Mais à force de s'affiner et de se différencier, les sentiments finissent par entrer en conflit les uns avec les autres. Percevoir le monde, c'est alors ressentir non seulement le monde pour lui-même, mais nos propres inquiétudes en face de lui. L'action, désorientée entre de trop nombreuses et subtiles possibilités, cède la place à une ébauche de pensée. Trop riche de vibrations, l'être n'est plus capable d'obtenir leur concordance avec les sollicitations extérieures.

Selon M. Pradines, la passion n'est autre que ce premier déséquilibre des sentiments: l'un d'eux, plus dynamique que les autres, polarise toute cette vie intérieure, qui s'apparaît à elle-même en devenant le lieu d'un tel conflit. La passion est donc une première ébauche d'unification, mais on voit que celle-ci ne s'opère que sous les espèces de la tyrannie. Tous les autres sentiments se disposent autour du sentiment prédominant qui les ploie; et, cessant de jouer leur rôle extérieur d'adaptation au monde, ils se font les instruments d'une conscience axée sur une voie unique, partielle en toute occasion, déformante, passionnée.

Mais, pour fâcheux, qu'il soit dans ses résultats, un tel phénomène annonce le phénomène rationnel, qui n'en différera que par la mesure et la souple organisation qu'il saura introduire dans le monde des sentiments. Il est curieux de constater qu'ici la description que nous proposait Pauline la montrerait aux prises avec une sorte de pas-

sion, suscitée en elle artificiellement pour tenter de dompter ses sentiments à l'égard de Sévère: c'est toujours la passion qui «tyrannise», la vraie raison «règne».

Et l'on pourrait faire comparaître encore toute l'œuvre d'Alain, pour témoigner qu'elle ne règne qu'en reprenant sans cesse le contact avec le sentiment, avec la perception d'un monde qui est l'image même de la justice, offerte à nos regards. «De raison on ne peut faire raison; c'est de nature qu'on fait raison.»

Francis Jeanson.

La Vie Artistique

Le Souvenir de Despiau par Bernard Champigneulle

Paris, Janvier 1948.

Dans la nouvelle réorganisation du Musée d'Art Moderne, une place d'honneur, une place triomphale a été réservée aux sculptures de Charles Despiau. De chaque côté de l'*Homme assis*, qui semble trôner au fond de la salle qui lui est réservée, s'aligne une ample série de ces bustes qui composent une des réussites les plus étonnantes de l'art contemporain.

Le 4 novembre 1946, le maître s'éteignait après une longue maladie, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa mort fut entourée de cette fervente intimité et de cette discrétion à laquelle il parut toujours destiné.

Longtemps, très longtemps, il a vécu sans amertume dans une situation malaisée et parfois voisine de la misère; et, pourtant, son œuvre reflétait déjà ce même pur génie que nous lui connaissons aujourd'hui. Qui avait remarqué la première *Bacchante*? Qui avait dit de la *Tête d'Homme* qu'elle était la représentation humaine la plus sobre et la plus pathétique de l'art contemporain?

Il fallut attendre que Despiau eût presque atteint la cinquantaine pour que le public prit garde que ce petit homme effacé — auquel Rodin seul avait prêté la gloire — était grand parmi les plus grands. Cette gloire qu'il n'avait pas cherchée, qu'il n'avait même jamais désirée, il la connut brusquement. Ce n'était pas la renommée tapageuse imposée à grand fracas par des critiques et des marchands. C'était une admiration calme et de bon aloi. Il était le familier de plusieurs peintres dits d'avant-garde — qui contribuèrent d'ailleurs les premiers à le faire connaître — mais rien dans ses œuvres ne témoignait en apparence des mêmes curiosités, ni des mêmes ambitions. C'est vers les harmonieux visages de Despiau que le regard d'une génération étourdie se posait avec

reconnaissance, comme si elle retrouvait là ce message intime de notre tradition humaniste et chrétienne que d'autres lui avaient fait oublier. L'homme retrouvait l'homme, non plus vêtu d'oripeaux brandis comme des oriflammes, mais l'homme à son état naturel, dans sa grandeur et sa misère.

L'art de Despiou, tout de pudeur et de modération, est un anachronisme dans une époque où les engouements vont aux formules virulentes et aux grands tapages publicitaires.

* * *

Le seul luxe de l'atelier de la rue Brillat-Savarin, c'était les œuvres du sculpteur. Il était peuplé de maquettes et d'esquisses, de plâtres originaux et de moulages qui permettaient de jalouer la carrière de l'artiste. C'est là que Despiou, en dehors de ses séjours dans sa maison des Landes, passait à peu près entièrement ses journées; il ne se reposait de sculpter que pour tracer ses dessins, d'une sensibilité frémissante. Inlassablement, sur les deux ou trois œuvres en chantier, il corrigeait, il rectifiait. Ici, il posait une minuscule boulette de glaise; là, il grattait une impalpable poussière de plâtre. Et cela pendant des années, s'il le fallait, pour arriver au but qu'il s'était fixé, pour aboutir au point de perfection qu'il avait pressenti.

La lassitude est inconnue du véritable créateur. Une seule chose comptait pour Despiou: voir son œuvre telle qu'il l'avait sentie. Mille et mille fois, sous tous ses profils, sous tous ses éclairages, son regard investigateur venait chercher sur l'œuvre en cours le défaut qui n'était visible qu'à lui seul. Ah! ce regard de Despiou, aigu, pétillant, pénétrant, malicieux, brillant comme un grain de charbon sous la paupière rieuse, qui venait animer si curieusement son attitude de modestie et de réserve!

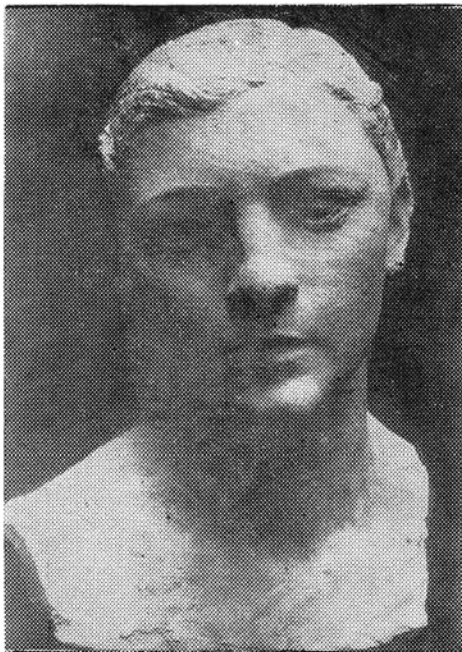
Il allait d'un angle à l'autre de l'atelier pour saisir quelque nouvel aspect des volumes sans cesse étudiés. Il pliait les genoux, se haussait sur la pointe des pieds. Il avançait, reculait. Avec ce peuple immobile auquel il avait su communiquer la vie, il vivait en intime familiarité, craignant l'importun. Son incapacité à accomplir les actes qui ne se rapportaient pas directement à son art était légendaire. Il semblait que tous ses gestes fussent des gestes de métier. Il ne développait pas de théories. Il ne se préoccupait pas d'apporter des idées nouvelles. Au rebours de tant d'artistes contemporains qui croient à l'originalité de leur génie, qui veulent à tout prix, même par la singularité et l'extravagance, se montrer originaux, Despiou n'avait pas la moindre ambition d'afficher sa personnalité. D'autres passions le sollicitaient. Il rejoignait les Grecs qui, dans leur recherche de la Beauté pure, visaient à une sorte d'impersonnalité supérieure confondue avec la perfection plastique. Le grand art, c'est d'aborder un certain type idéal d'humanité, impersonnel par définition.

C'est ainsi que Despiou évitait le singulier, l'émotion apparente, le mouvement dramatique. Il

typifiait. Il faisait disparaître derrière ce qui est permanent et général, tout ce qui est fugitif et accidentel. Si son individualité apparaît — au point qu'on distingue ses œuvres d'un coup d'oeil — ce n'est jamais par l'étalage de quelque signe particulier, ni par quelque intention préconçue. L'auteur s'effaçait derrière son œuvre: «Je ne cherche pas le génie, mais l'amour», disait-il. Et c'est par l'amour qu'il atteignait au génie.

* * *

La vie de Despiou fut toute droite, toute simple, toute unie — comme son œuvre. Son évolu-



Un buste de Despiou.

tion fut régulière et sans retour. Il y avait en lui quelque chose du grand artisan d'autrefois animé par l'amour scrupuleux du travail bien fait.

Dans l'unité de cette œuvre, on lit cependant une sorte de désir de dépassement. Il avait coutume de dire que, dans ses portraits sculptés, il ne cherchait pas la ressemblance: il allait au delà du modèle. Au visage le plus ingrat, traité sans complaisance, il conférait une extraordinaire dignité. Il ne cherchait pas à reproduire un aspect de physiognomie, un détail physique ou un trait expressif; ses portraits possèdent avant tout, comme disait Baudelaire, une ressemblance morale.

Sur un buste de Despiou, on ne découvre pas le plus petit coin de «surface morte». Rien d'imprécis, rien de hasardeux. Tout est vivant, vibrant, tout accroche la lumière en nuances d'une infinie variété. La main du sculpteur semble avoir


tissé un morceau d'imperceptibles détails, puis les avoir résumés et résorbés dans cet invisible afflux qui communique à l'œuvre son énergie et sa radiation.

Il y a dans tous ses bustes, si différents d'expression et d'allure, un même air de mystère. C'est là que nous saisissons le génie profond de l'artiste — dans cette palpitation sourde, dans ce rayonnement diffus qui vient toucher à la fois l'esprit et le cœur. Ceci n'est pas obtenu par des procédés de métier; on ne trouve pas chez Despiau de ces «*sfumato*» dont Rodin a parfois abusé et qui furent répandus à sa suite jusqu'à l'écoeurement. Il est net, bref, précis, incisif, jusqu'à la sécheresse.

D'où provient alors cette mystérieuse douceur, cette ineffable lueur de tendresse qui éclaire ces visages d'hommes et de femmes? Leur caractère propre n'en est point atteint. Nous lisons tout aussi bien la fierté ou l'énergie que la grâce ou la tendresse. C'est en sous-jacence qu'apparaît cette flamme spirituelle qui communique l'intense pouvoir de séduction, flamme d'une essence si subtile que nous la sentons sans pouvoir cependant la capter.

Bernard Champigneulle

Sécurité d'abord !



Immeuble de la Compagnie, 21, rue Fouad Le Caire

ASSUREZ-VOUS

LA GENEVOISE

CAPITAL & RÉSERVES
240 millions de Francs suisses

Dir. pour l'Orient : Dr. Georges Vaucher
21, Avenue Fouad 1er, Le Caire

Représentants à Alexandrie :
MM. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Toussoun Pacha
Reinhart & Co., 7, Rue Adib
H. Kupper & Co. 26, Eglise Copte

"LA GENEVOISE" investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

"LA GENEVOISE" accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.

Revue des livres

par Henri Gal

Maurice Magre, poète et penseur, a consacré sa maturité à l'étude de l'âme et de son mystère. Dans «*Le Livre des certitudes admirables*», il présente une conception de la vie. Ce qu'il est venu d'appeler les grands problèmes de la vie reçoivent parfois indirectement une réponse reliée à d'autres, mais sans aucune apparence de système. Ecrit dans un style de causerie familière, de courts chapitres étudient quelques faces de la vie humaine, et nous apprenons, au passage, que l'on peut tenir pour certains, plusieurs des points discutés de la foi en un au-delà. Nous découvrons quelques miracles antiques et contemporains dont la preuve matérielle subsiste, nous constatons que les grandes religions spiritualistes se rejoignent par le sommet; elles arrivent au même dépouillement de tout ce qui est chair, à la même extase spirituelle. Les grands saints ont connu le Nirvâna et la preuve est faite que les Hindous les plus avancés en culture bouddhique peuvent violenter la nature des choses communes, ce qui est un miracle dû à la puissance de l'âme humaine. Cette rencontre de deux religions est un argument sérieux, mais non présenté comme un argument; c'est nous qui, lisant ce «*petit traité pour apprendre à se détacher des biens terrestres*», sommes amenés à remarquer l'identité des cas les plus éclatants de sainteté avec la doctrine orientale la plus spiritualiste. Le plus difficile était de nous convaincre par un raisonnement, mondain en quelque sorte, de la vanité, du danger de ces biens mondains, de l'utilité de la recherche de la douleur. Une très fine analyse de la douleur, témoignant de beaucoup d'humour, contribue à rendre aisée la promenade du lecteur. Nous sommes amenés à reconnaître l'évidence de l'immortalité de l'âme, la forte probabilité de la réincarnation, et à admettre que la meilleure et la seule chose à faire est de se rayer de la société pour cultiver en soi l'esprit divin, bafoué par chaque démarche de notre enveloppe charnelle.

Adeptes des plus ésotériques doctrines hindoues, Maurice Magre tend à nous amener au rang de ces penseurs solitaires et concentrés. L'évolution générale du «*Livre des certitudes admirables*» rejoint celle de «*la Mort*» de Materlinck, et, dans des chapitres infiniment sereins et consolants, l'auteur nous démontre la continuation de la vie, sans corps, après notre mort; notre âme continue à s'intéresser aux cadres de sa vie terrestre tout en s'épurant progressivement. Nous entrevoyons une série de vies ou d'illuminations successives, la mort étant un seuil sans importance. Consolateur, Maurice Magre nous présente cette somme spiritualiste, pour laquelle il puise à toutes les sources de l'âme, du cœur et de l'esprit avec un tact infini et une conviction qui vous trouble et vous émeut (1).

M. André Nemeth consacre une étude consciencieuse à Kafka, intitulée «Kafka ou le mystère juif». L'auteur étudie trois courants principaux dans la vie et l'œuvre de Kafka: l'opposition du fils au père, l'influence de la religion juive en un milieu où elle est intensément vécue, sa mauvaise santé, lui donnant le besoin de chercher à conquérir et affirmer sa personnalité, et le désespoir de n'y pas parvenir pleinement. Ces influences servent de guide pour comprendre les œuvres les plus importantes. M. Nemeth donne une véritable traduction commentée de tous les mystères, les symboles, les paraboles d'allure incompréhensible, sous leur banalité, si nombreux dans « le Procès », le « Château ». Grâce à ces procédés psychanalytiques (et Kafka connaissait bien la psychanalyse), nous découvrons qu'il a mis dans ses œuvres beaucoup de sa vie, et dans ce qu'elle avait de plus triste. De la condition humaine il ne voit que le triste et le hideux. Chaque page de son journal pourrait avoir pour conclusion le coup de revolver libérateur. Cette étude est une excellente introduction à l'œuvre de Kafka et donnera à ceux qui n'auraient pas encore pris contact avec elle le désir de la lire (2).

En un essai un peu mince, intitulé «Thomas Mann ou la séduction de la mort», M. Jean Fougère a voulu nous montrer les fils conducteurs de l'œuvre de l'illustre romancier. Thomas Mann a subi deux grandes influences: Schopenhauer et Wagner. Mais n'est-il pas quelque peu macabre? Sa préoccupation dominante ne nous est-elle pas livrée par le héros de «la Montagne Magique», lorsqu'il dit: «Oh! l'amour tu sais... le corps, l'amour, la mort ne font qu'un. Car le corps, c'est la maladie et la volupté, et c'est lui qui fait la mort: oui, ils sont charnels tous deux, l'amour et la mort, et voilà leur terreur» et leur grande magie. Plus tard Mann s'écarte de Wagner et du romantisme funèbre de Schopenhauer pour se rapprocher de la clarté goethienne, et, sous son influence, il se préoccupe de la seule fuite intérieure du temps. Non, M. Jean Fougère n'a pas épuisé la substance de l'œuvre de Thomas Mann, mais il nous donne un guide précieux pour la lire et l'apprécier (3).

Arthur Miller nous donne, avec «Focus», une étude psychologique qui rappelle Paul Bourget et Julien Green. C'est l'histoire d'un homme moyen, honorable, qui se sent envahi par la peur, au milieu des autres habitants de son quartier: à son bureau, chez lui, partout. Obligé par l'âge de porter des lunettes, ce New-Yorkais s'aperçoit, vers 1943, que celles-ci lui donnent le type juif. Or, et c'est le sujet parallèle du roman, une vague d'antisémitisme envahit ce petit peuple d'employés de bureaux qui procède à des brimades puériles, puis en vient aux guet-apens nocturnes plus ou moins honorables. A l'échelle supérieure: boycottage de tout Juif par les employeurs de l'industrie, sans qu'aucun puisse répondre à la question de Frankenstein: «Que me reprochez-vous à moi Juif? En quoi suis-je pour vous un danger?» Le décor est nettement dessiné, typiquement américain. Cette étude unit le tableau intérieur de

l'état d'âme à la démonstration extérieure, elle est nettement influencée par l'art cinématographique. Notons une louable sobriété dans la façon de nous suggérer la gêne de l'homme par les détails, comme sa manière de rentrer chez lui. Cet Américain pourrait aisément habiter Londres ou Paris, il est humain. Sa terreur d'individu qui voit se dresser contre lui la civilisation est vraie. La femme, qu'il épouse parce qu'elle se trouve dans le même cas que lui, semble forte et réagit. Mais la peur les fait descendre bien bas. Nous avons connu de tels cas ces dernières années. La traduction de Mme Yvonne Desvignes semble respecter le texte initial et reste bien française (4).

L'analyse de «Gouverneurs de la Rosée», roman de M. Jacques Roumain, fait songer à «Regain» de Jean Giono. Dans un village reculé, les déboisements ont fait disparaître les sources. Plus d'eau, plus de culture, l'un après l'autre les habitants louent leurs bras à des propriétaires plus favorisés et au cœur dur. L'un d'eux revient au village natal et retrouve l'eau. L'abondance et le goût du travail reviendront. Tué par un rival amoureux, il n'est plus là pour profiter du renouveau de sa tribu, mais son souvenir reste et son enfant naîtra. L'originalité de ce roman consiste à se dérouler à Haïti. Les héros sont de très pauvres nègres, ce qui renouvelle le décor. Leur mentalité reste très simple, leur parler est enfantin et pittoresque, l'exotisme facile. Du moins ces malheureux nègres retrouvent d'instinct les comparaisons homériques, la philosophie du paysan de Giono, le chant d'amour du «Cantique des Cantiques». Nous y retrouvons la vendetta et le talion, la superstition engendrée par l'ignorance, la puissance du beau parleur sur la plèbe, une cordialité de mœurs qui fait songer parfois à Maria Chapdelaine. Aucune apparition de la civilisation, rien que l'homme dans son dur combat contre la nature. Un livre agréable, facile à lire, qui repose du temps présent (5).

Qu'il est pénible de lire en 1947 «Les Enfants dans la forêt», écrit par Wells pendant la guerre! Autour d'une assez fraîche histoire d'amour, l'auteur brode de longs sermons et s'amuse à une critique totale des valeurs sur lesquelles repose la civilisation européenne de 1939. Bien entendu, avec une critique à sens unique, tout s'effondre sans difficulté. Morale, enseignement, philosophie, religion chrétienne sont tour à tour l'objet de monologues compacts qui démontrent leur inanité. Est-ce par ironie que beaucoup de ces discours sont placés dans la bouche d'un philosophe de vingt ans? Le personnage de celui qui devrait être «le vieux raseur» de l'histoire est le plus sympathique, savant perspicace et bon, ses paroles ont plus de poids; mais il meurt, et celui qui doit formuler la philosophie de la reconstruction de l'Europe est encore le jeune homme, au trois quart assommé en Pologne lors de son attaque par la Russie dont il attendait tant.

Naturellement on reconnaît, dans le peu de place occupée par le roman proprement dit, le talent de Wells. Ses types de l'amoureuse, de la mère, de l'oncle gâteau et philosophe, de Mary Clark sont chacun pourvu d'un caractère propre et vi-

vant. La plume du romancier est plus alerte que celle du philosophe. Le jeune homme finit lui-même, au bout de trois cents pages, par avoir son caractère bien découpé par l'accumulation même des pages. Le curieux est que sa jeune maîtresse aime autant ce déluge verbal que l'amour qu'il vient de lui faire découvrir. Espérons qu'un jour les belles utopies de Jérémie se réaliseront (6).

M. Marius Richard nous offre une fine étude psychologique avec «Aline du Moulin Rouge». Pratiquement pas d'histoire. Une ancienne danseuse du «French Cancan» de 1900 révèle à un amateur d'âmes ses impressions, décantées, par le temps, sur l'homme, tel qu'elle l'a connu dans sa carrière de grande courtisane. Tous ceux qui faisaient la renommée de Paris, au début de ce siècle, nous apparaissent comme de tristes marionnettes. Une analyse fine qui fait songer à Proust nous montre ces personnages vus par un observateur imprévu. Pas de ces péripéties croustillantes que le titre du roman pouvait laisser entrevoir, mais une analyse pénétrante, sinon toujours impartiale, de divers types de la haute société. Tout cela dit d'une manière rêveuse, poétique, comme des souvenirs chuchotés à l'oreille par une vieille femme qui a conservé du charme. Un roman à ranger dans le coin des misanthropes (3).

On a parlé de la veine balzacienne de M. Paul Vialar, et «Fatome» nous donne un argument de plus pour étayer cette opinion: mêmes descriptions savantes qui nous imposent un cadre, même art, même vérité des caractères. Le livre achevé, Fatome n'est plus pour nous un quelconque personnage de roman, mais un homme que nous avons connu, que nous avons vu évoluer, se durcir, se dévouer, tuer, dominé par sa passion, puis la dominer, ayant vu la femme qu'il aimait, une femme légère, sans son visage créé par les fards. Mais plus que l'amour de Fatome, c'est la mer que nous trouvons où plutôt à laquelle nous nous attachons durant notre lecture; c'est elle qui nous fait admirer l'art de M. Paul Vialar, qui nous avait conquis dans «La Rose de la mer» et «La grande Meute». C'est d'ailleurs le souvenir de «La Grande Meute» qui nous fait apprécier plus encore «la Tour aux amants», un recueil de nouvelles, nouvelles rattachées presque une à une à diverses provinces, et mettant en scène des personnages dominés chacun par leurs passions: passion des femmes, de la patrie, des chiens... «la Meute», la nouvelle la plus parfaite de ce recueil nous donne le point de départ du roman qui révéla l'auteur au grand public. Nous y trouvons déjà les bonheurs d'expression, la rigueur du style, le déroulement implacable des actes et des sentiments. Comment ne pas aimer aussi la première nouvelle du recueil, et qui lui donne son nom, et dont les dernières pages font évoquer l'Alphonse Daudet des «Lettres de mon moulin». Citons aussi «les Joyeux archers», patriotique et étonnant, «la Rente viagère» qui nous rappelle Maupassant. Plusieurs de ces romans de quelques pages, nouvelles parfaites, sont de véritables petits chefs-d'œuvre (7).

Comment peut-on s'écarter de la banalité si l'on veut parler de «Printemps perdu», de M. Claude

Gérard? On ne peut déplorer qu'un sujet original soit gâché par l'inconnissance totale du métier de romancier, car nous avons cent fois entendu conter l'histoire d'un homme qui veut se venger de la fille de son frère de ce que celui-ci l'ait trompé avec sa femme et qui ne peut aller jusqu'au bout de sa vengeance, touché par la grâce de la jeune fille. Des longueurs, des digressions, des personnages inexistantes mais ralentissant l'action, un style qui ne rachète pas la médiocrité du sujet, et, cependant, nous ne pouvons passer sous silence cette œuvre de débutant, en souhaitant en lire d'autres d'une meilleure veine (7).

Une préface élogieuse nous fait sans méfiance commencer la lecture de ce recueil de contes de M. René Duclou, intitulés «Antonio Salva». Mais hélas, ces souvenirs de voyage agrémentés de quelque affabulation nous donnent l'impression d'une étonnante platitude. Nous ne pouvons nous y intéresser. Seul un de ces contes, «Florence», histoire vivante d'une puritaine attachée à son travail de catéchiste dans le bureau d'une mission de Londres, qui, un jour, se fait enlever par un riche baronnet, est alertement écrit et réussi (8).

Encore un recueil de contes, «Les Iles de la nuit», mais agréable à lire et où l'intérêt ne faiblit pas. L'auteur possède l'art de camper en quelques traits un personnage, il a le sens de la couleur et sait nous faire vivre dans l'atmosphère des îles du sud du Pacifique: îles de la Société, Tahiti... La dernière de ces nouvelles, et qui donne son nom au recueil, nous lasse quelque peu tout d'abord. Nous ne pouvons nous empêcher de pen-

LANGUES

F
A
X

PRÉPARATION AUX EXAMENS

FRANÇAIS
ANGLAIS
ARABE
ALLEMAND
ITALIEN
STENO
PITMAN DÉPLOYÉ
DACTYLO
COMMERCE
COMPTABILITÉ

LE CAIRE : 1, Av. Fouad 1er

ALEXANDRIE : 30, Bd. S. Zaghoul

HÉLIOPOLIS : 10, Boul. Abbas

PORT-SAÏD : 14, Rue Eugéni

TANTA : Midan El Sa

VIVANTES

ser que M. Villaret avait mieux à faire qu'à nous conter, avec talent du reste, cette histoire facile d'un nouveau Robinson Crusôé. Mais les dernières pages nous livrent l'énigme: nous lisons le journal d'un peintre atteint de délire d'imagination et qui transforme son appartement de la rue du Cherche-Midi, en plein Paris, en île déserte. Regrettons que M. Villaret use d'expressions usées du genre «le labyrinthe du sommeil», et qu'il abuse des adjectifs (3).

Madame Elsa Triolet nous donne, avec «Fantômes armés», un ouvrage qui manque singulièrement d'intérêt. Après un début vivant, utilisant la riche matière de ces dernières années, qui semble nous apporter une étude pénétrante sur le retour à la vie normale d'anciens maquisards et nous peindre une femme vivante et attachante, avec de belles nuits de Paris, avec ou sans lune, l'auteur sombre vite dans la plus banale littérature de propagande. Quelques notations pittoresques ou poétiques viennent parfois rompre ce récit, mais si rarement... (5)

«Ville frontière», de Hart Stilwell, est un roman alerte où l'intérêt ne languit pas, qui nous présente un journaliste américain, jouant au Don Quichotte en faveur des populations mexicaines du Texas. Tout en ne négligeant sur sa route ni alcool, ni femmes, ni le jeu, il prend un plaisir que nous partageons à lutter contre certaines personnes plus ou moins haut placées de sa petite ville. Esquisse des milieux journalistiques avec ses types traditionnels, peinture des mœurs politiques, tout cela est frais et juvénile. Le jeune Dave ne prend pas les choses au sérieux et songe plutôt à passer agréablement son temps; il renferme en lui ses sentiments trop intenses, ce qui nous épargne bien des déclamations et nous laisse vivre un agréable roman d'amour bien mouvementé. Beaucoup de dialogues bien menés. Le premier ouvrage de M. Hart Stilwell nous permet de bien augurer de l'avenir.

«Le Gibet de Charleston», de M. Marcel Hervey, est le gibet où fut pendu John Brown, défenseur des esclaves, car c'est la guerre de Sécession que nous dépeint l'auteur au travers des aventures d'une jeune française, Armande, qui est tout à tour professeur dans la pension de Miss Beecher-Stowe, secrétaire de Lincoln, gouvernante de la riche fille d'un planteur du sud, infirmière des troupes de Brown. La douloureuse situation des esclaves, les péripéties de leur délivrance, les héroïques efforts de leurs partisans sont décrits avec une justesse de ton qui souffre de l'abus de mots américains. Le dernier chapitre nous révèle qu'Armande est la fille du seul député qui, en 1848, ait voté à Paris contre l'abolition de l'esclavage, et qu'elle n'est venue en Amérique que pour expier la faute paternelle. Elle y sacrifie son amour pour un jeune ingénieur, et celui-ci se laisse facilement consoler par une riche héritière, tandis qu'elle s'embarque pour le Japon (9).

«La tour de l'or» est l'histoire de la grandeur et de la décadence d'un toréador. Fiancé à une jeune duchesse, il rate un taureau et retombe dans sa quasi-misère. Il recherche le contrat qui

le mettra face à face avec le monstre qui le terrorise. Tous les types de la quadrilla et de l'entourage du héros, sont minutieusement décrits, soit qu'ils boivent à la Tour de l'Or, soit qu'ils portent la Vierge à la procession de Séville ou qu'ils combattent dans l'arène. Les détails abondent tellement qu'ils papillonnent devant les yeux éblouis comme les paillettes du costume de «dumière», mais l'intrigue manque. «Sang et lumières», qui reçut le prix Goncourt en 1935, nous semble supérieur à «La Tour de l'Or»; mais M. Joseph Peyré est un excellent conteur et les sables africains, le soleil espagnol et les montagnes suisses sont des sujets qu'il a su exploiter et dont nous ne nous plaignons pas (10).

Avec «Cas de conscience», M. Henry Bordeaux étudie non pas un, mais quatre de ces cas. Ils ont une initiale identique: Rachat, rançon, refus, refuge. Le premier s'inspire de la vie du Père de Foucauld, le second est le dévouement d'une mère qui a eu un fils en dehors de son mariage, celui-ci, élevé au loin, revient au foyer, âgé de vingt ans, et, au cours d'une discussion violente avec son pseudo-père, apprend sa situation par les insultes que le mari adresse à sa femme. Pour défendre sa mère, le fils tue celui qui n'est pas son père et la mère avoue tout en cour d'assises et obtient l'acquiescement de son fils. Le refus est celui qui oppose une jeune fille, séduite et ren-

Le Savon
de la
Jeunesse

LAURIOL
LE SAVON DE LA JEUNESSE

Recommandé
pour l'hygiène de la peau

due mère, au séducteur qui, tardivement veuf d'une femme très riche, lui propose le mariage. Elle lui préfère le maître qui a dirigé ses études de médecine et qui la guide, et lui avoue son amour. Le refuge est le foyer déserté par une épouse adultère qui, rapidement dégoûtée de son amant, le tue, revient à son mari, se remettant spontanément sous la protection de l'homme qui la négligeait inconsciemment, mais qui est le «mari». Acquittée par le tribunal, la femme disparaît mystérieusement. Tels sont les cas que le fin psychologue qu'est M. Henry Bordeaux nous soumet; ils sont cueillis dans la vie quotidienne et cela fait leur attrait. A nous de conclure. Mais cette conclusion, si elle s'impose après la lecture de ces «cas», nous ne sommes pas sollicités de la formuler lorsque nous avons terminé la lecture du «Jeu de massacre», que M. Henry Bordeaux nous donne également. Ces poupées ne sont pas d'une originalité extrême, ce sont des types courants. Les personnages des petits tableaux sont bien connus: la muse de province, le mari trompé, le savant pointilleux, la vieille servante, le roi balkanique... mais ils sont bien campés; le ton de l'auteur est plus allègre que celui de ses romans, les situations un peu lestes sont nombreuses, ce qui étonne un peu, mais amuse. Citons des chapitres drôles: les «demi-sang», «l'hôtel Moderne», (une prison transformée en hôtel bon marché), la «Décoration», où le souverain à court d'argent élève au grade de grand-croix de son ordre le receveur des finances, orné d'une croix de commandeur en «vrais» brillants, afin de lui substituer une plaque en «faux». Dans l'ensemble un livre amusant et facile (9).

Nous ne nous étendons pas longuement sur la «Marie Stuart» de Marcelle Vioux. Les principaux faits historiques sont respectés. Mais nous ne partageons pas du tout l'opinion de l'auteur sur la complicité de Marie Stuart dans l'assassinat de Lord Darnley, complicité qui n'a jamais été prouvée. Il est regrettable que l'auteur se laisse aller à des effets faciles et au mélodrame; nous ne sommes pas plus dans le roman historique que dans l'histoire.

Nous terminons cette revue des livres par la brillante étude de Maurice Ch. Renard: «Brummel et son ombre». Quand on prononce le nom de Brummel, on pense tout de suite au dandy qui lançait la mode, exhibant des vêtements de coupe impeccable et d'un goût souvent tapageur, à la fois d'une politesse raffinée et d'une rare insolence, à la conversation brillante et spirituelle, mais aussi d'un humour cruel et même féroce; on se représente celui qui tint le premier rang à la cour du roi d'Angleterre sans grand mal, on en a tant entendu parler! Mais on connaît moins la vie de l'exilé de Calais et de Caen. Ce sont les dix dernières années de Brummel, de 1830 à 1840, passées à Caen, que nous fait revivre M. Renard. Nommé consul d'Angleterre à Caen, il y mène

tout d'abord une vie très mondaine dans laquelle les dîners et les bals se succèdent sans relâche. Mais les difficultés financières se firent de plus en plus aiguës, et, lorsque son poste de consul fut supprimé, Brummel, dénué de ressources, fut emprisonné pour dettes. Libéré grâce à des souscriptions amies, Brummel traîna encore quelque temps puis sombra dans la folie qui devait l'emporter. On reste surpris que cet homme qui mena une vie aussi vaine et aussi inutile ait eu une pareille influence sur ses contemporains et ait suscité d'aussi fidèles amitiés. Franchement, son nom nous semble abusif, et, cependant, son nom, consécration suprême, est devenu synonyme d'élégance et de grâce masculine, il est entré dans la langue à l'égal d'un substantif, et ce n'est pas ce qui est le moins surprenant dans la vie posthume de ce faux grand-homme (12).

Henri Gal.

- (1) Editions Aubanel.
- (2) Editions Jean Vigneau.
- (3) Editions Le Pavois.
- (4) Editions de Minuit.
- (5) Bibliothèque Française.
- (6) Editions des Deux Rives.
- (7) Editions Emile Paul.
- (8) Editions Dauphin.
- (9) Editions Dumas.
- (10) Editions Robert Laffont.
- (11) Editions Fasquelle.
- (12) Librairie Académique Perrin.

Assurances sur la Vie

L'UNION-VIE

RC.C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er
RC.A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané

L'organisation des bibliothèques publiques en France

C'est, pour la France blessée, un puissant réconfort que de posséder encore d'admirables bibliothèques. Celles-ci restent même, en dépit de destructions énormes, les plus riches du monde, sinon peut-être par le nombre des volumes, du moins par leur rareté ou la valeur de leur contenu. C'est qu'en France la culture est ancienne. Dès le Haut Moyen Age, les moines lettrés sauvèrent et copièrent des ouvrages de l'Antiquité; plus tard, certains princes ou grands féodaux mirent leur fierté à collectionner les livres; les rois Jean le-Bon et Charles V, ainsi que leurs frères, en eurent de nombreux et de fort beaux: et la bibliothèque de Charles V pourrait même passer pour l'ancêtre lointaine de la Nationale si elle n'avait été dispersée après son règne.

Par contre, la *Petite Librairie* de Louis XI, à laquelle vinrent s'ajouter les collections des maisons de Bourgogne, des rois d'Aragon, des Orléans, des Sforza, des Visconti, puis des comtes d'Angoulême avec François Ier, et enfin quantité d'autres, au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, comme celles de Gaston d'Orléans, de Fouquet, de Colbert, de l'Ordre des Jésuites et du Chapitre de Notre-Dame, fut vraiment l'embryon de la merveilleuse cité des livres qui s'élève aujourd'hui, à Paris, entre la rue de Richelieu et la rue Vivienne.

Mais un fait capital pour toutes les bibliothèques de France se produisit pendant la Révolution de 1789: la confiscation des biens du clergé et des nobles émigrés. Un décret de la Convention ayant prescrit la Constitution de huit dépôts littéraires pour le rassemblement des livres devenus «propriété de la Nation», après leur répartition, toutes les villes importantes se virent dotées de fonds abondants et précieux. La Nationale, à elle seule, reçut 300.000 imprimés et d'innombrables manuscrits. Ainsi, non seulement le lent et antique travail de rassemblement et de conservation des monuments de l'esprit humain, accompli depuis l'époque de Charlemagne, n'était pas perdu, mais ces richesses se trouvaient désormais mises à la disposition de tous.

Cette «nationalisation» obligea l'Etat à créer une administration spéciale.

Nous ne suivrons pas les étapes de son organisation au cours du XIX^{ème} siècle. Contentons-nous d'indiquer, à grands traits, ce qu'elle est devenue de nos jours, après l'accroissement énorme des fonds dont elle a la garde. Au Ministère de l'Education Nationale, la *Direction des Bibliothèques de France et de la Lecture publique*, à la tête de laquelle est placé M. Julien Cain, Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale, a pour objet d'administrer la majorité des bibliothèques et répartit ainsi celles qui sont sous sa dépendance ou son contrôle:

I. — *La réunion des bibliothèques nationales de Paris, comprenant:* la Bibliothèque Nationale proprement dite, ancienne bibliothèque Royale; la bibliothèque de l'Arsenal, ancienne bibliothèque du Comte d'Artois, frère de Louis XVI; la bibliothèque du Conservatoire National de Musique; la bibliothèque de l'Opéra.

II. — *Les Bibliothèques Universitaires* — Celles-ci sont, à Paris: la bibliothèque Sainte-Geneviève; la bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (anciennement bibliothèque et musée de la guerre); la bibliothèque de l'Institut de Géographie; la bibliothèque d'Art et d'Archéologie; enfin, la bibliothèque de l'Université de Paris qui compte cinq sections situées chacune dans un des locaux des cinq Facultés: Lettres, Sciences, Droit, Médecine, Pharmacie. En outre, une bibliothèque universitaire existe au siège de chaque Académie, c'est-à-dire dans seize grandes villes de province.

III. — *Les Bibliothèques des établissements scientifiques*, c'est-à-dire: de l'Institut de France, de l'Académie de Médecine, du Muséum National d'Histoire Naturelle, du Musée de l'Homme, de l'Ecole Nationale des Langues orientales vivantes, et la Mazarine; toutes les six à Paris.

IV. — *La Bibliothèque Nationale d'Alger.*

V. — *La Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.*

VI. — Les bibliothèques municipales de province, dont les trente-neuf principales sont dites *classées*, avec, au premier rang, celles d'Aix-en-Provence, d'Avignon, de Grenoble, de Lyon, de Rouen, de Toulouse, de Versailles, et qui comprennent, en outre, trente-cinq bibliothèques *contrôlées*, et deux cent vingt six *surveillées*. En tout trois cents.

VII. — *Les bibliothèques centrales de prêt des départements* pourvues de *bibliobus*

Mais bien d'autres bibliothèques publiques ne relèvent pas de la «Direction des Bibliothèques de France».

Il faut citer, parmi celles-ci, la bibliothèque historique de Paris; les bibliothèques du Conservatoire des Arts et Métiers; de l'Union Centrale des Arts décoratifs; de l'Ecole des Beaux-Arts; du Musée du Louvre; du Musée Guimet; du Musée d'Art et d'Industrie Forney; du Cercle de la Librairie; du Sénat; de la Chambre des Députés; de l'Institut Catholique. On ne peut oublier non plus la bibliothèque du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain et celle du Musée Condé à Chantilly, où se trouvent quelques-uns des plus riches manuscrits enluminés du Moyen Age.

Dans le domaine de la grande vulgarisation et de la culture des masses, la Ville de Paris possède 85 bibliothèques municipales de prêt dépendant de la Préfecture de la Seine et il existe, dans toute la France, 47.000 bibliothèques scolaires de villages, sans parler de nombreuses bibliothèques populaires organisées sur un principe coopératif.

Quel nombre de volumes peuvent représenter toutes ces collections? On en aura une idée approximative en considérant les chiffres ayant trait aux plus importantes:

Pour la Nationale, près de 6 millions de livres imprimés, 123.000 manuscrits, 3.500.000 estampes.

Pour la bibliothèque de Strasbourg, 1 million 500 mille imprimés, 4.850 manuscrits .

Pour la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, plus d'un million d'imprimés, 11.800 manuscrits, 180.000 estampes.

Pour la bibliothèque municipale de Lyon, 635.000 imprimés, 9.800 manuscrits.

Pour la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, près de 506.000 volumes imprimés, pour la Mazarine 350.000, pour la bibliothèque Historique 300.000. En province, 21 bibliothèques ont entre 100.000 et 200.000 volumes. La Méjanes, à Aix-en-Provence, on possède 230.000; la Municipalité de Rouen 260.000; celle de Toulouse 240.000, celle de Versailles 275.000.

Ces chiffres, bien qu'éloquents, ne disent pas tout. Certes, en dépit de chiffres supérieurs fournis par des pays immenses ayant une population énorme, la France, proportionnellement, garde encore, sans doute, l'avantage, même sur le seul terrain de la quantité des livres. Mais il faut retenir que cette quantité n'a cessé d'être supérieure *absolument* que depuis assez peu de temps. En 1830, la Bibliothèque Nationale comptait 2.100.000 imprimés et 150.000 manuscrits contre 1.100.000 imprimés et 35.000 manuscrits à Saint-Petersbourg

et 300.000 volumes à Washington. Elle surpassait, par ailleurs, les bibliothèques du British Museum, (1.100.000) et de Munich (900.000) qui étaient parmi les plus riches d'Europe. Il en résulte qu'elle n'a pu être, depuis lors, dépassée que par des collections composées surtout d'éléments modernes dont l'intérêt historique et documentaire, ou tout au moins la rareté, ne sont pas toujours égaux à ceux des vieux fonds. Et il en est de même dans toute la France. D'une part, l'époque reculée depuis laquelle on y collectionne les livres, d'autre part, la répartition des anciennes collections privées à l'époque révolutionnaire y ont assuré, à l'ensemble des bibliothèques publiques, une valeur inégale.

Le sentiment de cette valeur est, sans doute, à l'origine de l'esprit dans lequel y furent conçus les réglemens intérieurs. Un très grand nombre d'ouvrages étant irremplaçables, on s'explique que des précautions soient prises pour les communiquer. Cependant, excepté à la Nationale, où une carte de lecteur, d'ailleurs facilement accordée, est exigée à l'entrée, il suffit, en général, pour consulter un livre, de remplir un bulletin où chacun doit inscrire son nom et son adresse.

Les prêts à domicile ne sont pas pratiqués partout. Ils le sont néanmoins sur autorisation du maire, dans presque toutes les bibliothèques municipales de province et, sans aucune formalité, dans celles de Paris. D'autre part, un effort sérieux est fait actuellement pour les généraliser et les étendre aux campagnes. C'est le but notamment du Service des Bibliothèques Centrales de Prêt, tout récemment créé.

Il est inutile de dire que les conditions actuelles, les pertes subies pendant la guerre, la crise du papier entravent les progrès de cette initiative. Les résultats acquis, déjà considérables, n'en sont que plus méritoires et s'ajoutent utilement à l'œuvre d'éducation générale poursuivie, d'ailleurs, depuis longtemps, en France.

Jean Gallotti.

Apprenez

à **DESSINER . . .** en **DESSINANT !**

Vous Trouverez à

L'ACADÉMIE LIBRE

Dessin



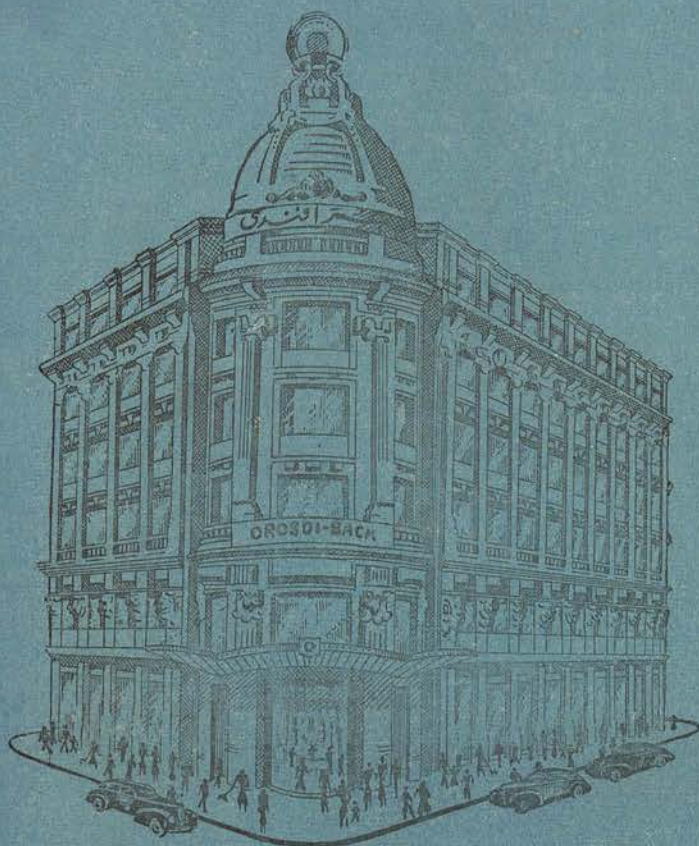
Peinture

1, Rue Mash-Hadi (Emad El-Dine) LE CAIRE.

un local approprié — des modèles vivants — l'occasion de connaître et de fréquenter des Maîtres du pinceau et de travailler sous leurs yeux — une ambiance d'art et de travail.

“ Dessiner, peindre sont parmi les grandes joies de la vie. Cela vous apprendra en outre à mieux voir, mieux comprendre, mieux aimer. ” (Renoir)

OROSDI-BACK



Dont
la
 devise
est:

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R.C. 302

PORT-SAID
